

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

Publié par Poirier, Besette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V { PAR AN \$2.50 } MONTREAL, 30 AOUT 1888 { UN NUMERO 5 CENTS } No. 21

LA DEMANDE EN MARIAGE

Seconde Partie du CHEMIN DES LARMES



— Monsieur le comte, ma réponse est dans ces seuls mots : Je vous aime ! (Page 403)

LA DEMANDE EN MARIAGE

Secondo partie du CHEMIN DES LARMES

I

LA SAGESSE D'UN FOU

Le comte Maxime de Verdraine était charmé, subjugué et n'avait plus à se défendre contre ses impressions, il aimait Paule Pérard, et cet amour qui s'était si brusquement emparé de son cœur et de son âme, justifié par la beauté radieuse de la jeune fille et tant de grâces charmantes, se faisait déjà sentir avec toutes les ardeurs d'une violente passion.

— Elle n'est que la fille d'un paysan, se disait-il, mais elle est si belle !... Et puis elle m'aime, j'en suis sûr. Mon existence jusqu'à ce jour a été agitée, fortement troublée ; il faut faire une fin, comme on dit, et je sens que près de cette adorable jeune fille je trouverai la tranquillité, le bonheur.

Il pensait ainsi, le comte de Verdraine. Or, quand un homme en est là, — peut dire qu'il est vaincu.

Déjà Maxime était saisi par le désir de posséder la ravissante paysanne.

Toutefois, à la louange du jeune homme, nous devons dire que la pensée d'une mauvaise action ne lui vint même pas.

Il y avait tant de candeur et à la fois tant de dignité dans toute la personne de la belle jeune fille, que l'idée d'une séduction n'était pas admissible. Et puis, bien que le jeune comte n'eût pas montré jusqu'à ce jour de grands scrupules dans ses aventures d'amour, il n'avait pu s'empêcher de concevoir un profond respect pour Pierre Rouget et les époux Pérard.

— Tout bien examiné, se dit-il, si je ne puis en faire ma femme j'y renoncerai et partirai immédiatement. Mais puisque M. de Vaucreux connaît cette famille, interrogeons-le ; sur ses réponses, je réglerai ma conduite.

Maxime n'était pas l'homme des attermoiements : il marchait toujours vite et allait droit au but.

Dans l'après-midi, se trouvant seul avec le vieux châtelain, il lui parla de la visite qu'il avait faite la veille et en termes chaleureux, enthousiastes, de Mlle Pérard.

— Mon jeune ami, dit M. de Vaucreux en souriant, je comprends votre admiration, Mlle Pérard, la belle Paule, comme on l'appelle, n'est pas seulement la plus charmante jeune fille de Saint-Amand-les-Vignes, elle est la perle de la contrée tout entière.

— J'ai remarqué qu'elle est idolâtrée des siens.

— Idolâtrée est le mot ; le père, la mère et surtout le grand-père l'adorent ; ils l'ont placée sur un piédestal, en ont fait leur fétiche, et pour un peu et s'ils en avaient les moyens ils lui bâtiraient un temple.

L'excès en tout est un défaut, dit le proverbe ; même dans l'affection, certaines exagérations sont mauvaises. L'éducation de Mlle Pérard est faite à l'envers.

— Comment cela ?

— Parce qu'on a fait naître en elle des idées singulières et qu'elle a des pensées qu'elle ne devrait pas avoir. Ses parents voulant la voir très au dessus de ce qu'elle est réellement, elle s'est trop facilement imaginée qu'elle est d'une nature supérieure et privilégiée. Il y a là un danger, un grand danger, et j'ai bien peur que, plus tard, la trop charmante jeune fille ait beaucoup à souffrir.

J'ai plusieurs fois parlé de tout cela à Pierre Rouget et je me suis même permis de le blâmer, mais il n'y a rien à dire aux gens qui ne veulent pas entendre.

— Néanmoins cette famille est honnête ?

— Parfaitement honnête et je la tiens en très haute estime ; j'ajoute que je considère comme un ami Pierre Rouget qui, comme je vous l'ai dit, mon cher comte, a été pendant plus de vingt ans mon fidèle compagnon de chasse.

C'est en raison de mon amitié pour le grand-père que je m'intéresse à la petite-fille pour qui l'on rêve, — ce que je déplore, — une haute et brillante destinée.

— Mais si elle a le droit d'y prétendre ?

— Oui, pour sa beauté, sa conduite irréprochable et l'honorabilité de ses parents ; mais ce n'est pas assez.

— Il me semble pourtant que c'est déjà beaucoup, et je ne vois pas pourquoi une jeune fille belle, distinguée et sage comme Mlle Paule Pérard, ne sortirait pas de la classe où elle est née.

— Mon cher ami, il manque à cette jeune fille l'instruction et l'éducation que réclame le monde.

— Oh ! le monde !... Il est ridicule, le monde. Fut-elle née tout au bas de l'échelle sociale, une femme, pour peu qu'elle soit bien douée, et c'est ici le cas, sait vite acquérir nos manières, nos usages.

— En principe, d'accord, mon cher comte, mais dans la pratique c'est autre chose.

— Je suis d'un avis contraire.

— Je sais bien que je ne vous ferai pas changer d'opinion, répliqua M. de Vaucreux avec un fin sourire ; du moment qu'une femme est belle, vous voudriez la voir monter sur un trône.

— C'est vrai, pourvu cependant qu'elle soit pure, gracieuse, et que l'honneur de sa famille soit intact.

— Comte, je vous trouve bien romanesque.

— J'ai toujours été ainsi, parce que j'ai toujours été dans le vrai.

— Dites plutôt parce que vous avez toujours été amoureux.

— Eh bien ! si vous voulez, mon cher hôte. Oui, à mes yeux, l'amour est tout ! Tout vient de l'amour, tout y retourne !

— Je puis être de votre avis, comte, mais à la condition que l'amour sera bien placé.

— Ce qui veut dire ?

— Que l'amour qui déroge n'est pas de l'amour.

— Par exemple, s'écria le jeune homme, voilà une étrange définition de ce sentiment qu'on appelle l'amour ! Je n'avais jamais pensé que, dans certains cas, l'amour cessait d'être l'amour ! Mais qu'est-ce que vous appelez déroger ? Voyons, monsieur, en seriez-vous encore aux préjugés sur la naissance ?

— Non. J'entends que l'amour déroge quand il s'adresse à un être indigne.

— Soit ; mais Mlle Paule Pérard n'est plus en cause, je suppose ; vous venez de me dire qu'elle méritait tous les respects et que sa famille était des plus honorables.

— J'ai dit cela et je le répète ; mais ces honnêtes gens sont des paysans ignorants ; la jeune fille est distinguée, gracieuse par nature, mais sans instruction sérieuse.

— L'instruction, cela s'acquiert comme le reste, et d'ailleurs...

M. de Vaucreux se mit à rire.

— Oh ! oh ! fit-il, que signifie ce " et d'ailleurs ? " Est-ce que vous pensez comme le bonhomme Chrysale ? Ce personnage ne connaît certainement pas la belle Paule, mais j'vous vois prêt à dire avec lui :

Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes.
Qu'une femme étudie et sache tant de choses ;
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie,
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse

— Eh ! non, fit le jeune homme avec un accent de mauvaise humeur qui frappa le vieillard ; mais entre l'ignorance absolue et la science il y a un abîme, et je trouve que vous êtes bien sévère pour Mlle Pérard.

Commençé sur un ton calme, presque indifférent, l'entretien avait gagné peu à peu en animation, en chaleur, surtout du côté de Maxime.

— Là, là, mon cher comte, dit M. de Vaucreux d'un air moitié enjoué, moitié sérieux, comme vous prenez feu !... On croirait vraiment que vous êtes tombé amoureux de la belle Paule.

— Moi, amoureux ! fit le jeune homme en affectant un air dégagé.

M. de Vaucroux regarda fixement le comte.

— Mon jeune ami, répliqua-t-il en souriant, comme vos paroles, vos regards et votre attitude sont d'un amoureux.

— Vous ne le pensez pas, mon cher hôte.

J. plaisante... Dans tous les cas, et afin de vous mettre en garde contre vous-même, je vous prévions que Mlle Pérard a un fiancé.

— Un fiancé, l'exclama le jeune homme sous le coup d'une émotion visible ; mais non, c'est impossible.

Hum, hum, fit M. de Vaucroux en hochant la tête.

Il reprit :

— Pourquoi la chose serait-elle impossible. Est-ce que Mlle Pérard n'est pas d'âge à être mariée ?

— Sans doute.

— Elle est charmante.

— Vous pouvez dire adorable.

— Eh bien, alors, pourquoi quelqu'un ne l'aimerait-il pas et pourquoi ce quelqu'un ne serait-il pas aimé ?

— Assurément elle mérite d'être aimée et elle a le droit d'aimer.

— Très bien. Il n'est donc pas impossible qu'elle ait un fiancé.

Ces questions et ces répliques avaient été échangées rapidement et avec plus de sérieux que ne comportait le sujet, en apparence.

— Seulement, répondit Maxime, le fiancé n'existe pas.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui.

— Alors, mon jeune ami, en ce qui concerne Mlle Pérard, vous êtes mieux instruit que moi.

— Je sais qu'elle est aimée d'un jeune homme de Saint-Amand que ce jeune homme l'a demandée en mariage et qu'il n'a pas été agréé.

— Malgré cela je croyais...

— Mlle Paule n'aime pas ce jeune homme, interrompit M. de Verdraine avec une certaine vivacité ; du reste, elle ne veut pas épouser un paysan.

— Hé, mon cher comte, voilà où est le mal, le danger dont je parlais tout à l'heure... et tenez, je redoute maintenant un autre danger...

— Lequel ?

M. de Vaucroux regarda le jeune homme avec tristesse.

— Ah, mon jeune ami, j'ai bien peur que les beaux yeux de Mlle Pérard ne vous fassent commettre quelque grosse sottise.

— Monsieur, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, M. de Verdraine, que je vous vois tout prêt à aimer la belle Paule, si ce malheur n'est pas déjà arrivé.

Le jeune homme devint très rouge.

C'était une révélation.

— Un malheur, balbutia-t-il, pourquoi donc ?

— Comte, expliquons-nous franchement.

— Je pense que M. de Vaucroux ne doute pas de ma franchise.

— Non certes, mais je me défie de votre tête. Comte, oui ou non, êtes-vous amoureux de la belle Paule ?

— Je ne puis encore répondre ni oui, ni non, mais je n'hésite pas à avouer que cette adorable jeune fille a fait sur moi une très vive impression.

— Par conséquent raison, le malheur existe.

— Mais, monsieur...

— Malheur pour vous, comte, et malheur pour elle.

— Mais je ne vois pas...

— Comte, que vous qualifiez de vive impression, n'osant pas vous en vanter à vous-même, n'est pas autre chose que de l'amour.

— Soit, mon cher hôte, c'est de l'amour, je suis amoureux de Mlle Paule Pérard, eh bien, où est le mal ? où est le malheur pour elle et pour moi ?

— Décidément, mon jeune ami, vous m'offrayez.

— Mais pourquoi, pourquoi ?

— Voyons, examinons la situation.

— Examinons, mon cher hôte.

— Vous êtes amoureux de la belle Paule ?

— C'est connu.

— Elle partagera cet amour ou ne le partagera pas.

— Le dilemme est parfait, dit ironiquement le jeune homme.

— Dans le premier cas elle sera malheureuse puisque cet amour ne saurait la mener à rien.

— Je ne réponds pas, continuez, je vous prie.

— Dans le second cas, c'est vous, comte, qui souffrirez.

— Bast ! je me guérirai.

— Il faut administrer le remède au mal à son début et ne pas attendre qu'il soit incurable.

— Vous connaissez le remède ?

— Oui.

— Quel est-il ?

— Quitter le pays, mon jeune ami.

— Alors vous me congédiez ?

— Non. Mais je veux que le comte de Verdraine, le petit-fils de mon meilleur ami, se conduise en honnête homme.

— Je vous comprends, monsieur, mais la situation n'est pas complètement examinée. Si Mlle Paule Pérard m'aime ?

— Je vous ai dit, si elle vous aime, elle sera malheureuse.

— Permettez, cher monsieur, cela n'est pas prouvé.

— Comment, cela n'est pas prouvé ? Mais je n'en reviens pas moins à dire que si elle vous aimait elle serait malheureuse, puisque vous ne pouvez pas en faire votre femme.

— Je ne peux pas !... Pourtant, mon cher hôte, c'est bel et bien mon intention.

— Hein ? Mais vous êtes fou !

— Voyez, cher monsieur, répliqua le jeune homme en souriant, comme on est mal encouragé parfois à être raisonnable : je veux être un sage et là vos yeux je suis un fou !

— Votre raison ressemble tant à la folie !... Mais voyons, comte, parlez-vous sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement.

— J'en doute encore, malgré votre affirmation.

— Monsieur de Vaucroux veut-il me faire l'honneur et l'amitié de m'écouter ?

— Parlez.

— Le marquis de Verdraine et la baronne de Bressac, mes grands-parents, sont vieux, très vieux, ils peuvent s'en aller d'un moment à l'autre. Vous savez, ils ont parlé de ces choses devant vous, combien est grand leur désir de me voir marié. On dirait qu'ils n'attendent que cela pour s'endormir l'un et l'autre du dernier sommeil.

Je suis décidé à leur donner cette suprême satisfaction qu'ils attendent de moi, non pour qu'ils meurent contents, car je souhaite ardemment, au contraire, qu'ils vivent encore de longues années et qu'ils voient grandir les enfants de leur petit-fils.

A la ville, dans les salons, à la campagne, dans les châteaux, ils m'ont cherché une femme qu'ils n'ont pas trouvée, parce que aucune de celles qu'ils m'ont offertes ne m'a convenu. Peut-être ai-je été difficile ; mais c'est moins ma faute, je crois, que celle des jeunes filles à marier qui m'ont été successivement proposées.

Eh bien, mon cher hôte, cette femme, que ma grand-mère et mon grand père n'ont pu trouver dans les salons et les châteaux, je la trouve aujourd'hui, moi, sans l'avoir cherchée, à Saint-Amand-les-Vignes, dans un village, dans une chaumière. Je n'ai plus à m'en cacher, j'aime Mlle Paule Pérard comme jamais je n'ai aimé, et j'ai pris la ferme résolution de l'épouser. Ce que me demandent mes grands-parents, ce n'est pas de prendre telle ou telle femme de leur choix, ils désirent que je me marie, voilà tout, ils auront cette satisfaction, cette joie si impatiemment attendue.

Ces paroles furent suivies d'un assez long silence.

M. de Vaucroux paraissait agité, inquiet, et sa noble physionomie exprimait une tristesse profonde.

—Ah ! comte, comte, dit-il avec amertume, vous me faites vivement regretter l'instance que j'ai mise à vous prier de venir me voir. Comme j'avais raison tout à l'heure en disant que je me défiais de votre tête !... Oh allez-vous, mon Dieu ? Sur quelle pente êtes-vous engagé ? Ah ! prenez garde, mon jeune ami, prenez garde ! Ne vous laissez pas entraîner, réfléchissez.

—J'ai employé la nuit dernière tout entière à réfléchir.

—Eh bien, le résultat de vos réflexions est déplorable. Mon Dieu, que vont dire le marquis et la baronne ? Que vont-ils penser de moi ?

—Mon grand-père et ma grand-mère vous remercieront, monsieur.

Le vieillard secoua la tête, resta un moment pensif et reprit :

—Comte, si vous étiez réellement raisonnable, si vous vouliez m'écouter et agir en homme sérieux et en gentilhomme..

—Eh bien ?

—Vous ne penseriez plus à cette jeune fille, qui après tout n'a que sa beauté, et vous lui laisseriez épouser Etienne Denizot qui l'aime ardemment et qui la rendrait heureuse.

—Eh parbleu ! mon cher hôte, répliqua Maxime avec un peu d'aigreur je vois que ce n'est pas de Mlle Pérard, mais bien de M. Etienne Denizot que vous vous constituez le défenseur.

—Je m'intéresse également au bonheur de l'un et de l'autre. J'ai pour Etienne Denizot, je ne vous le cacherai pas, une affection toute particulière ; je l'ai vu naître, je le connais, je sais ce qu'il vaut et je réponds absolument de lui. Pendant plus de vingt ans son père a été l'un de mes fermiers ; par leur travail, l'ordre qui régna dans leur maison, leurs économies, les époux Denizot ont petit à petit amassé du bien et de serviteurs sont devenus maîtres.

Le fils, excellent sujet, suit la voie tracée par son père ; il travaille, il est ordonné et constamment il augmente le bien-être de sa mère et le sien. C'est bien, j'applaudis.

Etienne aime Paule, il l'aime à ce point que si elle ne devient pas sa femme il n'en épousera pas une autre ; aussi ai-je déjà essayé de faire comprendre à Pierre Rouget, et à son père et à la mère de la jeune fille, que s'ils veulent le bonheur de leur enfant, il est dans son mariage avec Etienne.

Croyez-le, mon cher comte, en me faisant devant vous le défenseur de ce jeune homme, c'est vous aussi que je défends contre vous-même.

—Je vous remercie de votre sollicitude, mon cher hôte. Je suis convaincu que M. Etienne Denizot est un très charmant jeune homme, ayant toutes sortes de précieuses qualités, et si j'eusse appris qu'il fut aimé de Mlle Pérard, je n'aurais certes pas songé à lui disputer sa conquête ; mais je sais qu'il n'est pas aimé, je sais plus encore, cher monsieur, je sais que celui qui a le bonheur d'être aimé de la belle Paule c'est moi !

—Oh ! fit M. de Vauxreux ayant l'air consterné.

—Vous comprenez, mon cher hôte, que, dans ces conditions, épris moi-même de cette délicieuse jeune fille, je ne puisse m'effacer devant votre protégé.

—Ainsi, elle vous aime déjà ?

—Oui.

—Elle vous l'a dit ?

—Oh ! nous n'en sommes pas encore là tout à fait ; mais l'expression de son visage et de ses regards a été suffisamment éloquent pour me faire comprendre que mon amour était partagé.

—C'est la fatalité, murmura tristement le vieillard.

Et dans sa pensée, il ajouta :

—Pauvre Etienne ! Pauvre Paule !

II

PAYSAN ET GENTILHOMME

Il y eut le lendemain grande chasse au sanglier.

Le solitaire signalé la veille fut jeté hors de sa bauge, poursuivi à outrance, criblé de balles et finalement mis à mort ainsi qu'une laie et deux forts marcassins.

Il n'était pas plus de dix heures et demie ; cependant l'on ne continua pas la chasse, les chasseurs se trouvant tous satisfaits de leurs exploits. En effet c'était une bonne journée.

On rentra donc de bonne heure au château et l'on déjeuna joyeusement. On se sépara ensuite en se disant :

—A demain.

A deux heures, ayant changé de costume, le comte de Verdaine monta à cheval pour se rendre à Saint-Amand. Il avait hâte de revoir la belle Paule ; il trouvait que rester deux jours sans voir la jeune fille c'était long, très long.

Comme tous les amoureux au début de leur passion, il éprouvait le besoin de s'enivrer des regards et des sourires de l'être aimé.

Paule ne manquait ni de finesse, ni de pénétration, aussi l'impression qu'elle avait produite sur le comte ne lui avait pas échappé. La veille, toute la journée, elle l'avait attendu, puis la nuit arrivant elle s'était dit :

—Il viendra demain.

Est-ce qu'il pouvait ne pas avoir le désir d'être auprès d'elle comme elle avait, elle, le désir d'être auprès de lui ?

Paule était coquette, coquette par instinct et par ambition, mais, disons-le, elle n'écoutait que les inspirations de son cœur et ne se livrait à aucune manœuvre de coquetterie. Peut-être n'en était-elle que plus séduisante et dangereuse, son amour déjà ancien avait été l'explosion d'une passion latente plutôt que la naissance d'un sentiment spontané.

La première fois qu'elle avait vu le comte de Verdaine, il lui avait semblé que ce jeune homme n'était pas un inconnu pour elle ; évidemment parce que Maxime était la personification de son rêve, elle s'était plu à revêtir celui qu'elle aimerait de toutes les qualités, de tous les avantages que peuvent imaginer une âme impressionnable, un esprit porté au beau.

Paule ne croyait peut-être guère à la fameuse prédiction faite à son grand-père, mais elle croyait à l'amour.

Bien certaine que le comte ne laisserait pas passer quarante huit heures sans la voir et qu'il allait venir, elle s'était habillée et coiffée à son intention. Elle était vraiment adorable : le bonheur qu'elle éprouvait d'aimer et l'espoir qu'elle avait d'être aimée la rendaient plus ravissante encore.

Comme elle attendait, tout en travaillant à un ouvrage au crochet, elle eut une visite qui lui causa une émotion pénible, la visite d'Etienne Denizot.

Le jeune paysan venait pour causer avec le père Rouget d'une affaire concernant la commune et qui leur était confiée par le conseil municipal dont tous deux faisaient partie.

Le vieillard et le jeune homme s'étant entendus au sujet de l'affaire, ce dernier échangea avec Paule quelques paroles insignifiantes, banales, comme quand on parle de la pluie et du beau temps.

Oh ! ce n'était pas qu'Etienne ne trouvât rien à dire à celle qu'il adorait ; des paroles, contenant l'expression ardente de son amour respectueux et dévoué, montaient de son cœur à ses lèvres ; mais elle s'arrêtaient là ; le pauvre timide n'osait pas les faire entendre.

—Paule, dit-il au moment de se retirer, nous aurons sans doute le plaisir de vous voir dimanche soir au bal ?

—Je ne sais pas encore si j'irai au bal dimanche, répondit-elle, cela dépendra de ma mère..

—Oh ! elle ne refusera pas de vous y conduire.

—Nous verrons.

—Vous savez qu' sans vous, la joie ne serait pas complète.

—Les danseuses ne manquent point.

—Notre fête promet d'être très belle cette année.

—Oui, on le dit.

—Nous aurons toutes sortes de réjouissances. chevaux de bois, loteries, jeux nombreux, mât de cocagne, courses en sacs, tirs, revue des pompiers, le bal sous une tente comme l'année dernière et pour la première fois, cette année, un feu d'artifice.

—Ce sera parfait. Recevez mes compliments, Etienne, car

comme l'année dernière, c'est vous qui êtes l'organisateur de la fête.

Le jeune homme devint très rouge.

—Je fais partie de la commission de la fête, répondit-il très ému, nous sommes trois et toute la charge est pour moi.

—Vos camarades ont pleine confiance en vous et ils ont raison.

—Paule, reprit le jeune homme d'une voix hésitante, je voudrais vous demander...

—Dites Etienne.

—Si vous venez au bal, mais vous y viendrez, vous ne pouvez faire autrement, je vous demande de m'accorder la faveur d'une danse.

—Je ne promets rien d'avance, répondit-elle d'un ton peut-être un peu trop sec; d'ailleurs, il n'est pas encore certain que j'aie au bal et je ne sais pas si je danserai.

Etienne sentit toute la dureté de cette réponse; mais il eut assez de force pour dissimuler la peine qu'il en éprouvait.

Il prit congé de la jeune fille et du vieillard.

Juste au moment où il sortait de la maison, le comte de Verdraine sautait lestement à terre.

Les deux jeunes gens se rencontraient pour la première fois; mais en voyant ce grand garçon fort, robuste, bien découpé, à la figure sympathique, au regard franc, loyal, le comte devina que c'était Etienne Denizot. Celui-ci n'eut pas de peine à comprendre qu'il se trouvait en présence de ce comte de Verdraine dont tout le monde parlait dans le village et que, déjà, on lui donnait pour rival.

Les deux hommes s'étaient toisés; Maxime n'avait pu se défendre d'un mouvement de curiosité et Etienne avait tressailli et pâli.

Le paysan salua le premier et le comte lui rendit son salut, ayant le bon goût de ne pas se montrer dédaigneux.

Pas un mot ne fut prononcé, d'ailleurs ils n'avaient rien à se dire.

Etienne s'éloigna et le comte entra dans la maison où il fut reçu avec empressement par le père Rouget et la belle Paule devenue toute rouge de plaisir.

Après les compliments d'usage échangés, on s'assit.

—Eh bien, monsieur le comte, dit l'ancien sergent pour entamer la conversation, comment trouvez-vous notre pays?

—Mais fort bien, cher monsieur; Saint-Amand et ses environs sont particulièrement admirables.

—Nous possédons plusieurs endroits très pittoresques, dit Paule, lesquels, assurent les peintres, méritent d'être visités.

—Je suis assez amateur de beaux sites, mademoiselle, et je vous promets de faire quelques excursions dans la contrée.

—Ma foi, monsieur le comte, vous ferez bien, dit Rouget, et je vous indiquerai deux ou trois points de vue dont vous serez enchanté.

—En m'accompagnant, cher monsieur, vous mettez le comble à votre obligeance.

—Oh! un vieux comme moi n'offre pas une compagnie bien agréable.

—Oh! monsieur Rouget, que dites-vous!

—M. le comte a raison de te gronder, grand-père.

—Mais M. le comte sait bien que je me mets entièrement à sa disposition.

—Merci, cher monsieur, nous prendrons donc un jour de la semaine prochaine.

—Eh bien, oui, c'est cela, après la fête.

—Monsieur le comte, dit Paule, ne sait peut-être pas que dimanche prochain et le lendemain lundi nous célébrons notre fête paroissiale, qui est la Nativité de la Vierge?

—Mais oui, on a parlé de cette fête devant moi, qui est la plus belle du canton, paraît-il, et attire à Saint-Amand toute la jeunesse des villages voisins.

—La jeunesse se réunit et s'amuse pour se préparer aux danses, dit Pierre Rouget.

—Et la jeunesse a parfaitement raison, répondit le comte. Cependant, et bien qu'il n'en eût point l'air, le jeune hom-

me était préoccupé et encore sous l'impression désagréable qu'il avait éprouvée en voyant Etienne Denizot sortir de la maison. Tout en se disant qu'il ne pouvait avoir à redouter la rivalité du jeune paysan, ce qu'il ressentait n'était pas exempt d'un sentiment de jalousie.

—Si j'en juge d'après ce que j'en ai pu voir, reprit-il, il y a à Saint-Amand-les-Vignes une belle jeunesse.

—Ça, c'est vrai, approuva l'ancien sous-officier.

—Je n'avais vu que mademoiselle, continua le comte en saluant la jeune fille, et certes j'avais pu constater que, du côté des jeunes filles, votre village n'avait rien à envier aux pays les plus renommés pour la beauté des femmes.

Paule était au septième ciel.

—Mais, poursuivit Maxime, j'ai vu tout à l'heure un jeune homme qui m'a prouvé que les beaux garçons ne devaient pas être rares non plus à Saint-Amand.

—Monsieur le comte veut sans doute parler d'Etienne Denizot, qui est venu me parler d'une affaire qui regarde la commune et qui nous quittait comme vous arriviez, monsieur le comte.

—En effet, c'est de ce jeune homme que je parlais.

Ah! c'est là M. Etienne Denizot?

—Est-ce que l'on vous avait parlé de lui?

—Oui, beaucoup.

—Ah!

—La jeune fille avait pâli.

—M. de Vaureux, continua le comte, s'intéresse fort à M. Etienne Denizot et m'en a fait un éloge chaleureux.

Si maître de lui qu'il fût, Maxime avait prononcé ces paroles avec une certaine émotion qui n'échappa point à Paule.

—Etienne, répliqua-telle d'un ton très sérieux, est en effet un brave et loyal garçon; il est bon fils, il sera un bon mari.

—Son éloge fait par vous, mademoiselle, ne peut laisser aucun doute sur ses mérites, dit le comte piqué et inquiet.

—Dans l'incendie dont nous avons été victimes, c'est Etienne qui, au péril de ses jours, a sauvé du milieu des flammes ma marraine, la sœur de mon grand-père.

—Oui, le brave garçon, dit le vieillard avec émotion.

—Aussi, monsieur le comte, reprit Paule, très émue elle aussi, j'ai pour Etienne une reconnaissance sans bornes et une profonde estime.

—Il a l'estime de tout le monde et notre reconnaissance pour la vie, ajouta Pierre Rouget.

—La reconnaissance est un devoir, dit M. de Verdraine, c'est une dette contractée par le cœur.

Après un silence, il reprit :

—M. de Vaureux, en me parlant de M. Etienne Denizot, ne m'a point laissé ignorer qu'il était question de son mariage avec Mlle Paule Pérard, la demande en mariage aurait même été faite.

La jeune fille était redevenue très rouge.

—C'est exact, répondit Pierre Rouget, et si la chose n'eût dépendu que de ma sœur, notre chère défunte, Paule serait mariée maintenant.

—Seulement, monsieur le comte, dit Mme Pérard qui venait d'entrer dans la salle et avait entendu, on ne marie pas une jeune fille sans la consulter; malgré nos obligations envers Etienne et la bonne et franche amitié que Paule a pour lui, nous avons dû repousser la demande qui nous a été faite, notre fille nous ayant déclaré que ce mariage ne lui convenait point, attendu qu'elle n'aimait point M. Etienne Denizot comme elle voulait aimer celui qu'elle prendrait pour mari, c'est-à-dire d'amour.

Le comte interrogea du regard la jeune fille, qui baissa les yeux et murmura :

—Je n'aime pas d'amour Etienne Denizot.

Maxime eut dans le regard un rayonnement que Paule saisit au passage.

—Oh! maintenant, j'en suis sûre, pensa-t-elle, il m'aime!

La conversation changea de sujet.

Le jeune homme raconta avec beaucoup de verve la chasse

du matin, n'oubliant aucune des péripéties émouvantes qui avaient précédé la mise à mort des sangliers.

La visite durait depuis plus d'une heure lorsque le comte pensa enfin à partir.

—Je m'oublie près de vous, dit-il en se levant et en souriant; mais la nuit ne tardera pas à venir et malgré mes regrets il faut que je vous quitte. Je n'ai pas eu le plaisir de voir M. Pérard; j'espère être plus heureux à ma prochaine visite.

—Monsieur le comte ne viendra-t-il pas à notre fête? demanda l'ancien sergent.

—Mais si, vraiment, monsieur.

Et se tournant vers la jeune fille qu'il enveloppa de son regard brûlant.

—A ce sujet, mademoiselle, reprit-il, j'ai une grâce à vous demander: veuillez m'accorder votre première valse et votre premier quadrille.

La jeune fille ne chercha pas à dissimuler la joie qui l'enivrait. D'une voix frémissante de plaisir, elle répondit:

—Ce sera un bien grand honneur pour moi, monsieur le comte.

—L'honneur sera pour moi tout entier, mademoiselle.

—Je ferai bien des envieuses.

—Et moi bien des jaloux.

Le vieux Pierre Rouget n'en pouvait plus douter, le comte de Verdraine était amoureux de sa petite fille.

En se frottant les mains, il se disait:

—La vieille Espagnole était une femme de grande science. Paule sera comtesse!

III

AVANT LA FÊTE

A la façon dont allaient les choses et d'après ce que nous savons des intentions du comte de Verdraine, le dénouement de cet amour au village était facile à prévoir.

La belle Paule allait voir ses rêves réalisés. Son ambition était satisfaite; mais comme nous l'avons déjà dit, elle était plus amoureuse encore qu'ambitieuse. Dans tous les cas, elle avait le droit d'être fière de l'amour qu'elle avait inspiré au comte de Verdraine. Don Juan s'était laissé désarmer; une Célimène de village avait charmé le charmeur.

Les commentaires allaient leur train à Saint-Amand-les-Vignes, et Dieu sait si l'on en disait. Etienne entendait tout; mais il ne pouvait empêcher les bavardages, imposer silence aux mauvaises langues, et il souffrait cruellement.

Un matin, sa mère lui dit:

—Les visites de ce comte chez le père Rouget deviennent un scandale.

—Je n'en vois pas la raison, répondit-il; Pierre Rouget a le droit de recevoir chez lui qui bon lui semble et les gens ont tort de s'occuper de ce qui ne les regarde point.

—L'as-tu vu, ce M. de Verdraine?

—Oui, je l'ai vu et je le trouve très bien.

—On prétend qu'il est amoureux fou de la belle Paule.

—Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Je l'aime bien, moi.

—On dit aussi qu'il a l'intention de l'épouser.

—C'est possible...

—Comme tu dis cela tranquillement.

—A quoi me servirait de me répandre en récriminations?

—Alors tu laisserais faire ce mariage?

—Oui, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de l'empêcher.

On ne défend pas à l'eau des sources d'aller à la rivière.

—Tes paroles me rassurent; je vois que tu n'aimes plus Paule comme avant, à en mourir.

Le jeune homme saisit les mains de sa mère et les serrant févreusement:

—Tu te trompes, dit-il d'une voix sourde, j'aime toujours Paule comme jamais jeune fille n'a été aimée, et si elle de vient la femme d'un autre, je ne sais pas ce qui arrivera.

—Mais s'il en est ainsi, Etienne, défends donc ton bien, ne te la laisse donc pas prendre!

—J'ai fait tout ce que je pouvais, ma mère, je ne peux plus rien. Oui, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour me faire aimer et je n'ai pas réussi. Ah! je n'en veux pas à Mlle Pérard si elle ne m'aime pas! L'amour ne se commande point.

—Etienne, crois-tu qu'elle aime ce M. de Verdraine?

—Oui, ma mère, je le crois.

—Ah! la sottise, murmura Mme Denizot en regardant tendrement son fils, elle ne sait pas ce qu'elle perd; elle le comprendra un jour, mais il sera trop tard!

Etienne affectait de faire, selon l'expression populaire, contre mauvaise fortune bon cœur. Son calme n'était qu'apparent, car le démon de la jalousie l'avait mordu au cœur et la plaie était saignante. Cependant, comme le malheureux qui se noie et qui parvient à saisir une branche, il s'accrochait à un vague espoir. Il se disait:

—Rien ne prouve encore que le comte de Verdraine ait réellement l'intention d'épouser Paule, une paysanne; et puis, qui sait si Paule ne sera pas plus sage qu'on le croit?

Sa confiance en l'honnêteté de la jeune fille était si grande qu'il ne pensait même pas qu'elle pût être victime comme bien d'autres.

* * *

Le vendredi avant la fête, le comte de Verdraine fit une nouvelle visite à la famille Pérard. Il revint à Saint-Amand le lendemain dans l'après-midi. Il était accompagné, cette fois, de la mère d'un de ses nouveaux amis et compagnons de chasse, Mme Le Clerc, qui demeurait à Moutier, commune voisine de Saint-Amand.

Ils se rendirent chez le maire qui, bien que très surpris de cette visite à laquelle il ne s'attendait pas, les reçut avec un empressement et une amabilité qui indiquaient combien il était flatté de l'honneur qui lui était fait.

Le comte savait un peu ce qui se disait dans le village; il avait compris que la belle Paule allait exciter l'envie et faire naître bien des jalousies, tout aussi bien chez les femmes que chez les hommes, et il s'était dit qu'il serait habile à lui de conquérir tout d'un coup les sympathies des uns et des autres.

Pour cela, que devait-il faire? Il avait cherché et trouvé. De là sa visite au maire de Saint-Amand, accompagné de Mme Le Clerc, qu'il avait prié de le présenter.

—Monsieur le maire, dit-il au magistrat municipal, je prends la liberté de venir vous consulter.

—Me consulter, moi, monsieur le comte?

—Oui, monsieur le maire, et vous parler d'une pensée qui m'est venue, d'un désir que j'ai... Avec votre assentiment, bien entendu, je voudrais faire don à la commune d'une somme de cinq ou six cents francs, à l'occasion de votre fête de demain, qui s'annonce comme devant être très brillante; nous examinerions ensemble l'emploi qui pourrait être fait de cette somme; mais il faut, avant tout, que vous acceptiez.

—Si j'accepte, monsieur le comte, mais avec une vive reconnaissance, et la somme sera strictement employée selon les intentions du généreux donateur.

—Voyons donc ce que nous pouvons faire. Vous aurez demain un mât de cocagne?

—Oui, certes, nous aurons un mât de cocagne.

—Eh bien! monsieur le maire, au mât de cocagne vous ajouterez deux prix à ceux qui existent déjà.

Le maire prit une feuille de papier et écrivit: "Deux prix au mât de cocagne."

—De quelle valeur, s'il vous plaît, monsieur le comte?

—Selon votre idée, monsieur le maire.

—Soit.

—Les courses en sac et le jeu de ciseaux sont un prétexte à distributions de linge, de sac, de bonnets, de souliers et autres objets divers aux enfants nécessiteux de la commune.

—C'est vrai, monsieur le comte.

—Sur la somme que je vais avoir l'honneur de vous remettre...

tre, quatre cents francs pourraient être affectés à des achats d'effets d'habillement.

— Ah ! mais c'est parfait, monsieur le comte, c'est admirable !

— Ne pouvons-nous pas augmenter aussi le nombre des prix du tir à la cible ?

— Mais si vraiment.

— Alors quatre prix en plus pour le tir.

« Quatre prix pour le tir, écrivit le maire après avoir écrit : « Quatre cents francs pour les jeux des enfants. »

— Enfin, monsieur le maire, continua le comte, vous vous entendriez avec le directeur du théâtre des *Merveilles* pour qu'il donnât une représentation gratuite aux enfants de vos écoles.

— Ah ! monsieur le comte, s'écria le maire, mais c'est magnifique ce que vous faites.

— Je suis enchanté de vous être agréable, monsieur le maire. Maintenant voici :

Et Maxime aligna sur la table dix billets de banque de cent francs.

— J'ai réfléchi, monsieur le maire, dit-il ; avec 600 francs vous ne pourriez pas faire les choses aussi convenablement que je le désire, je vous remets 1,000 francs ; il ne faut pas que vous puissiez être gêné en rien.

Le maire était ébloui, émerveillé. Il reconduisit les visiteurs jusqu'à leur voiture, en ne ménageant ni les saluts ni les remerciements.

Rentré chez lui, il rédigea une annonce pompeuse et fit appeler aussitôt le tambour de ville, surnommé le père Vingt-Deux. Celui-ci se hâta d'aller prendre sa caisse et de tambouriner dans toutes les rues la grande nouvelle qui fut accueillie par les cris de joie des gamins et des gamines des écoles.

Ils criaient à tue-tête :

« Vive monsieur le comte ! »

Pendant ce temps le maire établissait ses comptes, ce qui n'était nullement difficile. Il se trouva que tout en faisant superbement les choses, selon le désir du donateur, il lui restait cent vingt-cinq francs.

Il envoya cent francs au curé pour ses pauvres et remit au père Vingt-Deux une gratification de vingt-cinq francs.

Le vieux tapin saisi d'enthousiasme, n'hésitait pas à comparer Maxime à Napoléon-le-Grand.

Quant au lieutenant des pompiers, directeur du tir à la cible, il déclarait à qui voulait l'entendre que le comte de Verdaine était un homme de *consequence*.

Bref, c'était un délire, et le soir même Maxime aurait pu se faire proclamer roi de Saint-Amand-les-Vignes, et même se faire élire conseiller municipal.

Voilà les populations : toutes faciles aux entraînements ?

* *

Enfin nous sommes au dimanche soir. Dans la journée tout s'est bien passé. On vient de tirer le feu d'artifice, qui a eu sa part d'applaudissements.

C'est l'heure du bal ; déjà l'on entend les fons-fons de l'orchestre, composé de six musiciens venus de Beaume.

La tente, louée à Dijon, aussi belle, aussi spacieuse que celle du bal des Willis, qui figure dans les fêtes foraine des environs de Paris, se dressait sur la grande place entre la mairie et l'église, ce qui ne scandalisait nullement le curé, un bonhomme de curé qui était là depuis plus de trente ans, vivant au milieu de ses ouailles comme un bon père au milieu de ses enfants, et qui ayant vu naître plusieurs générations, tutoyait volontiers jeunes filles et jeunes garçons.

— J'espère que tu vas te faire belle et brave, avait dit le père Rouget à sa petite fille, prête à se parer pour le bal.

— Belle, je tâcherai de l'être le plus possible, répondit-elle.

— Au fait, tu l'es toujours.

— Peut-être. Mais on n'est pas toujours belle de la même façon.

— Je ne te comprends pas.

— Maman me comprend ; n'est-ce pas, maman, qu'une femme n'est pas toujours belle de la même façon ?

— Sans doute, la beauté de la femme gaie, heureuse, n'est pas la beauté de la femme triste, malheureuse.

— Alors, fillette, demanda l'ancien sergent en souriant, comment seras-tu belle ce soir ?

— Comme une femme heureuse, grand-père.

— Il me semble que ta toilette est bien simple.

— Je l'ai voulu ainsi.

— Soit, mais je crois que ta robe de soie...

— Une robe de soie ce soir ?.. Ah ! non ! Toutes mes bonnes amies vont s'attifler à qui mieux mieux ; on en va voir des chaînes d'or, des colliers, des dentelles, des rubans.

— Tu as tout cela.

— Oui, mais je ne mettrai que ma petite croix d'or attachée à un velours noir.

La mère opina du bonnet.

— Allons, c'est bien, fillette, dit le grand-père, je m'en raporte à toi.

— Et tu fais bien, va répondit Paule avec un petit air fin qui disait bien des choses.

Elle allait mettre une robe de mousseline semée de pois noirs, concession faite au deuil récent de la famille. A cause de ce deuil également, il avait d'abord été décidé que la jeune fille n'irait pas au bal ; puis, en raison des circonstances, on avait changé d'avis, en se promettant, toutefois, de ne pas rester plus d'une heure.

On n'est pas d'une rigidité absolue sur certaines choses à Saint-Amand-les-Vignes.

— A neuf heures, le bal battait son plein.

La belle Paule n'était pas encore arrivée et son absence commençait à être fort remarquée.

— Laissez donc, disait une de ses rivales, il y a là un de ces manèges dont Fanchon la Princesse a l'habitude ; elle veut arriver la dernière afin que son entrée dans le bal fasse sensation.

— Elle attend probablement M. le comte de Verdaine, dit une autre, et M. le comte est en retard.

— Mais est-il bien sûr qu'il viendra ?

— Oui, oui, il viendra, fit une voix acerbe.

— Ah ! c'est toi, la Mélie ; quoi, tu viens au bal ?

— Vous voyez bien.

— Mais pourquoi faire ?

— Pour voir les autres s'amuser, répondit sourdement la bossue.

Et elle s'éloigna pour aller dévorer son chagrin dans un coin, chagrin fait d'envie et de jalousie, mais qui n'en était que plus cruel.

A ce moment Etienne passa près des causeuses.

— Voyez donc comme il est triste !

— Ça se comprend, elle n'est pas là !

— Elle a de la chance tout de même d'être aimée ainsi !

— Il l'aime tant qu'il en devient bête.

— Vous verrez qu'il ne fera danser aucune de vous, tant qu'il n'aura pas dansé avec elle.

— Quant à ça, dit une belle grande fille qui écoutait souriante, Etienne a raison et je l'approuve ; si mon promis dansait avec une autre avant de danser avec moi, ce serait fini entre nous.

Un certain mouvement se produisit alors dans la salle. C'était le comte qui venait d'arriver. Il était seul. Il y eut de la surprise, car on s'attendait à le voir paraître ayant la belle Paule à son bras. On s'aperçut que ses regards cherchaient de tous les côtés à travers les groupes.

Mais il ne fallut pas longtemps à Maxime pour s'assurer que Paule n'était pas dans la salle.

— Elle a voulu ne pas arriver avant moi, pensa-t-il.

Il se promena un instant dans le bal, puis se rapprocha de l'entrée et attendit.

Toutes les jeunes filles se demandaient :

— M. le comte dansera-t-il ?

Et toutes, sans exception, souhailaient d'être invitées par le beau jeune homme.

Enfin, Paule arriva accompagnée de sa mère.

L'apparition de la jeune fille fut suivie d'un long murmure d'admiration.

C'est que, vraiment, elle n'avait jamais été aussi merveilleusement belle.

Entre elle et les autres jeunes filles quel contraste ! Toutes les danseuses s'étaient surchargées de parures et d'ornements. Ce n'était que bonnets enrubannés de rouge, de jaune, de bleu, de vert ; des jupes tirant l'œil ; que fichus de dentelle, colliers et chaînes d'or au cou !

Paule, dans sa robe de mousseline à pois noirs, avec un simple fichu de gaze nouée à la Marie-Antoinette, était rayonnante de jeunesse, de grâce, de candeur.

Ah ! elle s'était bien gardée de s'écraser sous un bonnet : une espèce de fanchon en fausse valenciennes, retenait ses magnifiques cheveux, disposés avec assez d'habileté pour qu'on pût croire qu'ils s'étaient en partie dénoués sous leur propre poids.

Elle avait attaché à son corsage une superbe rose blanche.

Les élégantes de Saint-Amand-les-Vignes avaient mis des gants de Suède, Paule portait des mitaines de soie noire dont les mailles laissaient voir la blancheur de sa peau, tandis que ses doigts aux ongles roses émergeaient du fin tissu.

Où, elle était divinement belle !

Où, elle était adorablement jolie !

Elle n'avait pas fait dix pas dans la salle que Maxime et Etienne se précipitèrent vers elle. Ce fut le comte qui arriva le premier, et quand Etienne s'arrêta devant la jeune fille elle avait déjà pris le bras de Maxime.

Les deux hommes se regardèrent, non pas comme la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, poussés par un sentiment de curiosité, mais avec une froideur hautaine, voisine de l'hostilité. Etienne était presque arrogant, Maxime déjà railleur.

IV

AU BAL.

Le prélude d'une polka se fit entendre et presque aussitôt les couples enlacés s'élançèrent dans un pêle-mêle indescriptible.

Maxime et Paule s'avancèrent dans la salle à la recherche d'une place pour s'asseoir, laissant Etienne avec son chapeau à la main, pâle comme un mort et comme pétrifié.

La scène n'avait pas échappé aux personnes qui s'étaient groupées sur le passage de la belle Paule, et toutes avaient senti qu'Etienne venait de subir un affront.

— Cela finira par tourner mal, dit une femme à l'oreille de sa voisine.

— Oui, car ce pauvre Etienne est blême de colère.

— En vérité, on ne reconnaît plus Fanchon la Princesse... La malheureuse ne comprend pas qu'elle perd sa réputation.

— A moins qu'il ne l'épouse.

— Heu ! heu !

— Mais il en est bien capable, l'amour fait faire tant de sottises !

Un peu plus loin, cet autre bout de conversation :

— Avez-vous vu avec quel empressement il s'est élançé vers elle !

— Oui. Mais regardez Etienne, quelle mine piteuse !

— C'est vrai, pauvre garçon !

— Il est vraiment à plaindre.

— Je me mets à sa place ; si, à son âge, on m'avait pris celle que j'aimais.

— Qu'aurais-tu fait ?

— J'aurais tué mon rival !

— Heureusement, Etienne n'est pas un garçon sanguinaire.

— On ne sait pas.

— Il faut convenir tout de même que ce M. de Verdraine et la fille aux Pérard font un beau couple.

— Comme on les regarde.

— Dame, on les admire.

On les admirait, en effet, et avec raison, car ils étaient charmants. Ils étaient heureux, ravis de se trouver ensemble, de se serrer l'un contre l'autre, de comprendre et de sentir qu'ils s'aimaient.

Maxime lui parlait à mi-voix ; il avait commencé par des madrigaux et continuait par des aveux. Elle l'écoutait toute palpitante d'émotion et de plaisir, enivrée de ses paroles. Elle ne répondait que par des monosyllabes ; mais ce laconisme était corrigé par les sourires et les regards.

Etienne, sombre, farouche, ne les quittait pas des yeux. Jamais il n'avait senti aussi rudement les morsures de la jalousie. Jamais il ne s'était aussi bien rendu compte de la force de son amour, et il y avait au fond de son cœur des rugissements de rage contre cet homme qui n'avait eu qu'à paraître pour se faire aimer !

Peu à peu, ne voulant pas donner à ses amis le spectacle de ses tourments, il avait pu retrouver un calme apparent et s'était rapproché de l'endroit où Paule s'était assise, entre le comte et sa mère, afin de se trouver tout prêt pour solliciter une danse que la belle dédaigneuse ne pourrait certainement pas lui refuser.

Selon l'usage établi maintenant dans les bals publics, une pancarte indiquant la nature de la danse se suspend sur le devant de l'orchestre.

La polka terminée, l'écrêteau indicateur qui fut suspendu portait ce mot :

VALESE

Une valse ! c'est-à-dire la danse par excellence des amoureux, la danse vraiment française ; car, disons-le en passant pour l'instruction des danseuses, la valse est d'origine française et non d'origine allemande, comme on le croit généralement.

— Nous valsons ensemble, murmura Maxime à l'oreille de Paule.

— Oui, répondit-elle avec un accent de douceur ineffable.

Ils se levèrent.

Etienne était devant eux.

— Paule, dit-il d'une voix tremblante et en la regardant avec tendresse, voulez-vous m'accorder la faveur de cette valse ?

— Je ne peux pas, répondit-elle, M. le comte vient de me la demander.

Etienne se sentit rougir jusqu'aux oreilles ; mais s'armant de courage et d'une voix plus émue encore :

— Alors, dit-il, soyez assez bonne pour me promettre le prochain quadrille.

— C'est également impossible, monsieur Etienne, j'ai promis le quadrille à M. de Verdraine.

Cette fois, le jeune paysan pâlit affreusement. Il ne se rebuta point et reprit :

— Dans ce cas, mademoiselle, faites-moi la grâce de m'accorder la danse qui suivra le quadrille.

— Je suis désolée de ne pouvoir vous être agréable, monsieur Etienne ; après le quadrille, je ne danserai plus, et même nous quitterons le bal, ma mère et moi, car nous ne devons pas y rester plus d'une heure.

Etienne était tout décontenancé ; le malheureux avait la mort dans l'âme. Il comprenait que c'était un parti pris, que Paule ne voulait pas danser avec lui et que, probablement, elle en avait fait la promesse à M. de Verdraine.

— Je comprends votre chagrin, monsieur Denizot, dit le comte d'un ton si respectueux qu'il en devenait impertinent, mais j'ai l'honneur de vous offrir une compensation.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? fit Etienne avec aigreur.

— Que vous soyez aimable pour nous faire vis-à-vis au quadrille.

— Mais oui, c'est cela, dit Paule, M. le comte a raison ; de cette façon ce sera comme si nous avions dansé ensemble.

—En effet, répondit Etienne, qui venait d'avoir une idée subite.

Il ajouta, en s'inclinant :

—J'aurai l'honneur de vous faire vis-à-vis, monsieur le comte.

—Très bien, à tout à l'heure.

La valse commençait.

Maxime et Paule s'enlacèrent et furent bientôt entraînés dans le tourbillon vertigineux de la danse, confondant leur haleine, cœur contre cœur pour ainsi dire, les yeux dans les yeux, elle penchée, langoureuse, lui ardent et fier.

Rapidement ils échangeaient à mi-voix quelques mots coupés par des soupirs éloquents.

Le tournoiement faisait voltiger les cheveux de la jeune fille et quelques frisons soyeux de l'opulente chevelure effleuraient tantôt le front, tantôt les lèvres du jeune homme.

Il y avait tant de vie, de grâce, de souplesse dans leurs mouvements que la plupart des valseurs et des valseuses s'arrêtaient pour les admirer. Des bravos éclataient.

Etienne, adossé à l'estrade des musiciens, regardait, lui aussi. Ah ! il n'admirait pas !... Dans son cerveau en feu toutes les fureurs grondaient sourdement.

Vers la fin de la valse, en passant devant l'orchestre, Maxime jeta aux musiciens ces deux mots :

—Plus vite !

Etienne fut sur le point d'ordonner aux musiciens de s'arrêter net ; il avait ce droit en sa qualité de premier commissaire de la fête ; mais il eut peur de provoquer un scandale.

Ainsi les hommes de l'orchestre obéissaient à M. de Verdraine, quand c'était à Etienne seul de commander !

En effet, le chef des musiciens avait pressé le mouvement de la valse, sans s'inquiéter de savoir si les autres danseurs pourraient le suivre.

Ce fut alors, pendant près de deux minutes, une rotation effrayante. Pour ne pas perdre l'équilibre, Paule se cramponnait aux bras de son valseur. Maxime pressait la jeune fille contre lui avec une passion si communicative qu'elle rendait étourdie pour étourdie.

Enfin la valse finit. Il était temps. Paule haletante, éperdue, perdant la respiration, allait se pâmer dans les bras du comte.

Comme elle s'appuyait fortement sur lui pour marcher, la rose qu'elle avait à son corsage tomba sur le parquet. Par un mouvement rapide Maxime se baissa, ramassa la fleur, et sans même en solliciter l'autorisation du regard, la passa triomphalement à sa boutonnière.

—Mademoiselle votre fille valse dans la perfection, chère madame, dit le beau cavalier à la mère de Paule, elle ferait sensation dans nos salons.

Après cette valse, ce qu'il se fit de commentaires en quelques minutes ne saurait se dire. Toutes les envies, toutes les jalousies étaient déchaînées, et la belle Paule fut déchirée à belles dents par ses bonnes camarades.

—Est-ce assez effrontée ! disait l'une.

—A un moment j'ai cru vraiment qu'elle allait l'embrasser, disait une autre.

—C'est honteux !

—C'est scandaleux !

—Ce n'est pas moi qui voudrais d'un valseur comme celui-là !

—Oh ! ni moi !

—Ni moi, ni moi !

Et les hypocrites se disaient *in petto* :

—En a-t-elle de la chance, cette Fanchon.

Mais il ne faut pas trop en vouloir aux paysannes de Saint-Amand-les-Vignes ; les choses se passent ainsi un peu partout. Telle grande dame ou telle bourgeoise qui fait de la propreté à propos du triomphe d'une rivale, regrette le plus souvent, au fond du cœur, que ce triomphe ne soit pas le sien.

Paule comprenait bien ce qui se passait autour d'elle ; elle lisait dans les regards tout ce qu'on disait, tout ce qu'on pensait, mais elle était trop heureuse pour en avoir souci. Elle

répondait par un regard calme et froid aux coups d'œil de blâme qui lui étaient lancés, et par un sourire dédaigneux aux sourires ironiques qui avaient l'air de la complimenter.

Il y avait dans la salle plusieurs personnes appartenant à la riche bourgeoisie du canton. Ces personnes ne se gênaient point pour blâmer la belle Paule et juger sévèrement la conduite de M. de Verdraine, qu'elles savaient être l'hôte du vieux châtelain de la Chaumelle.

—Décidément, disait Mine Martineau à son mari, un ancien avoué de Dijon, cette petite Pérard est une coquette de la pire espèce.

—De la pire espèce, non, mais d'une espèce mauvaise.

—Jamais fille n'a jeté avec une pareille audace son bonnet par-dessus les moulins... Et sa mère la laisse aller ! Elle joue ici un rôle singulier, cette mère.

—Mme Pérard adore sa fille et je t'assure que, en ce moment, elle n'y voit pas plus loin que le bout de son nez. Quant à la coquette, elle ne songe pas plus au mal qu'elle se fait qu'au chagrin qu'elle cause à ce pauvre Etienne Denizot.

—Oh ! la petite vaniteuse !... Tiens, je crois que je verrais avec plaisir qu'elle portât la peine de ses fautes.

—Là, là, madame Martineau, répliqua le mari en riant, ayons, s'il vous plaît un peu moins de colère et beaucoup plus de charité.

—C'est que vraiment je suis outrée !... Comment, voilà une fille qui a la chance d'avoir inspiré une affection profonde à un brave et loyal garçon, relativement riche, et beau par-dessus le marché, ce qui ne gâte rien en ménage, j'en sais quelque chose, et la péronnelle s'avise de vouloir faire tourner la tête à ce M. de Verdraine !... Assurément le jeune gentilhomme s'amuse et ne songe pas à épouser la coquette. Eh bien, oui, je ne m'en dédis pas, si elle était victime de son manège, ce serait bien fait.

—J'admets avec toi, ma chère amie, que le comte de Verdraine s'amuse aux dépens de Mlle Pérard ; mais il sait ce qu'il doit à M. de Vaucreux dont il est l'hôte et à lui-même ; d'ailleurs un gentilhomme ne peut pas se conduire en malhonnête homme.

—La petite est appétissante, mon ami, et un gentilhomme n'est pas plus qu'un autre exempt de faiblesse.

.....
Aussitôt après la scène de la rose ramassée, Etienne avait disparu.

Profondément ulcéré, humilié par certaines paroles railleuses dont il se sentait l'objet, il aurait voulu se venger sur tout le monde, sur le comte comme sur Paule, sur ses amis comme sur Mme Pérard.

Il aurait bien voulu provoquer M. de Verdraine. Mais de quel droit ? Faire une scène à la jeune fille, blâmer hautement et publiquement sa conduite ! Il ne réussirait qu'à se rendre ridicule. Non, il devait s'en tenir à l'idée qui lui était venue quand le comte lui avait demandé de lui faire vis-à-vis pour le quadrille.

Là était sa vengeance, la seule qu'il pût exercer pour le moment.

On l'avait humilié, à son tour il allait humilier.

—En place pour le quadrille, mesdames et messieurs, en place, en place ! cria la voix du maître de cérémonie.

Alors un grand mouvement se produisit vers un point de la salle, en même temps que des éclats de rire couvraient le prélude du quadrille.

—En place, en place pour la contredanse !

—Eh bien, où est donc notre vis-à-vis ? demanda Maxime, en se plaçant devant l'orchestre avec sa danseuse.

—M. Etienne se fait attendre, dit Paule.

—Me voilà, fit tout à coup le jeune paysan devant qui les rangs de spectateurs et des danseurs s'ouvraient avec empressement, me voilà !

Il arrivait, en effet, tenant sa danseuse par la main, et se plaçait en face du comte et de la belle Paule.

Les deux jeunes gens restèrent stupéfaits.

Certes, il y avait de quoi.

V

LE QUADRILLE

La danseuse d'Etienne, c'était Mélie la bossue...

Oui, Mélie la cagueuse, Mélie la Vagabonde, Mélie la mendicante !

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Et il y avait cela de fatal dans cet incident prémédité, qu'il était impossible à Paule et à Maxime de se soustraire à ses conséquences par la fuite ou une retraite honorable...

En effet, tous les quadrilles étaient formés, pressés les uns contre les autres, enchevêtrés comme les maillons d'une chaîne. De plus, les rangs des spectateurs étaient si compacts qu'ils formaient autour des danseurs comme une muraille vivante, infranchissable.

Pour la seconde fois, le prélude de la contredanse retentissait joyeux et sonore.

Paule avait pâli, et tout en lançant à Etienne un regard de colère, elle avait pressé convulsivement le bras du comte.

Maxime, plus maître de lui que sa compagne, s'était contenté de sourire ironiquement, et à la pression de la jeune fille, il avait répondu tout bas :

—Je suis là, soyez tranquille, l'affront ne vous atteindra pas.

La bossue paraissait tout ahurie.

Jamais elle n'avait osé se mêler aux réjouissances publiques.

Les hués et les mauvais traitements la chassaient de partout.

Ce jour-là elle s'était introduite furtivement sous la tente du bal ; elle se tenait près de l'entrée, dévorant des yeux les danseurs, portant envie aux danseuses et sentant plus que jamais s'aigrir en elle tous les levains mauvais.

En se hissant sur le bout d'un banc et en se haussant, elle avait pu assister au triomphe de Fanchon la Princesse ; elle avait vu la sombre tristesse d'Etienne, deviné ses douleurs, et elle en était à se demander si quelque catastrophe ne viendrait pas frapper ce comte et cette Fanchon, qui étaient si heureux, quand, soudain, elle vit Etienne s'avancer de son côté.

Certes, elles ne se doutait guère qu'il venait à elle.

Et quand le jeune homme s'arrêta et qu'il lui tendit la main, elle se sentit remuer jusqu'au fond des entrailles. Puis ce fut bien autre chose quand Etienne lui dit :

—Mélie, viens danser avec moi !

Elle faillit tomber à la renverse, tellement l'émotion l'avait violemment saisie.

Etienne l'invitait à danser ! Etait-ce possible ? N'était-ce pas une cruelle mystification ? N'était-ce pas une sanglante moquerie ?

Mais non, c'était bien vrai .. Etienne tenait sa main, il l'entraînait.

Elle se laissa conduire, ne comprenant pas bien encore, mais frémissante, heureuse, éperdue, grisée.

Ce ne fut que lorsqu'elle se trouva devant le comte et Paule qu'elle comprit qu'Etienne se vengeait et l'associait à sa vengeance.

Elle n'était qu'un instrument.

Après tout que lui importait ! Elle sentait sa main dans celle d'Etienne et elle humiliait la belle Paule ! Que pouvait-elle demander de plus ?

Cependant le quadrille commençait.

En avant deux !

D'un bout à l'autre de la salle danseurs et danseuses partirent en cadence, les rubans des bonnets fouettant l'air comme des oriflammes de toutes les couleurs.

La pauvre grotesque, toute dépénalisée, les cheveux ébouriffés, les vêtements effiloqués, allait, venait, se balançait, se trémoussait, marquant de son mieux le rythme, et non sans jeter à droite et à gauche des regards triomphants.

—Bravo, la Mélie !

—Très bien, la Mélie !

Et la galerie poussait de grands éclats de rire.

—Attention, Mélie ! Chaîne des dames.

—Bravo, bravo !

—Maintenant, balancez !

Et l'on applaudissait à tout rompre.

Et l'on montait sur les bancs pour mieux voir.

C'était un scandale.

Pierre Rougot, qui venait d'arriver, était pâle et tremblant de colère.

Mme Pérard avait dans les yeux des larmes de fureur

Et le quadrille continuait ; et les figures se succédaient.

Et l'on applaudissait, on riait, on criait. Le vacarme devenait indescriptible.

Dans le groupe des bourgeois, on disait :

—La leçon est cruelle, mais elle est méritée.

Dans l'assistance, d'ailleurs, personne ne plaignait la belle Paule ; au contraire, les applaudissements prodigués à la bossue étaient autant d'épigrammes qui venaient cingler la jeune fille en plein visage et en plein cœur.

Paule était au supplice ; mais elle se disait, non sans raison, que l'incident allait certainement hâter le dénouement de son roman. Le comte n'était-il pas publiquement engagé ?

Enfin et heureusement le quadrille finit.

Etienne offrit son bras à Mélie comme Maxime offrit le sien à Paule.

Celle-ci ne s'était pas trompée, le comte de Verdraine avait trop le sentiment des convenances et était trop épris pour ne pas faire comprendre très nettement ses intentions.

Au lieu de reconduire directement la jeune fille à sa place, à côté de sa mère, il lui murmura à l'oreille :

—Appuyez-vous sur moi avec confiance.

Elle comprit et mit dans sa pose et sa démarche un abandon plein de grâce.

Maxime de son côté, affecta des allures quelque peu hautaines et tous deux se mirent à faire lentement le tour de la salle.

Cette promenade *coram populo* avait tout le caractère d'une prise de possession.

Etienne, ayant la bossue à son bras, marchait derrière Maxime et Paule.

Mais, soudain, le maire, croyant de son devoir de faire cesser ce qu'il regardait comme un scandale, arrêta Etienne au passage.

—Mon cher Etienne, lui dit-il, en voilà assez ! Et toi, Mélie, tu vas me faire le plaisir de t'en aller d'ici.

—Pourquoi donc, monsieur le maire ? fit froidement le jeune homme.

—Mais parce que sa place n'est pas ici.

—Pardon, monsieur le maire, est-ce que vous ne voyez pas que j'ai offert mon bras à Mlle Mélie !

—Mais, Etienne... balbutia le magistrat municipal

—Mlle Mélie vient de danser avec moi, reprit le jeune homme, est-ce qu'elle s'est mal comportée en dansant ?

—Non, mais tu comprends...

—Non, je ne comprends pas !

—Alors, tant pis pour toi... Mais je te le répète, en voilà assez.

—Assez de quoi ?

Le maire interloqué resta bayant.

Au fait qu'avait-il à reprocher à la bossue ? Rien.

Etienne et Mélie continuèrent tranquillement leur promenade.

La pauvre déshéritée était peut-être confuse, honteuse de ce qui lui arrivait, à elle, depuis si longtemps habituée à être bafouée et chassée de partout comme une galeuse ; mais dans le quart d'heure qui venait de s'écouler, elle avait été plus heureuse que la plus fortunée des femmes dans toute une vie de félicité !

Arrivés à la porte de la salle, Etienne dit à Mélie, qui voulait le quitter :

—Non, reste à mon bras et sortons du bal, j'ai à te parler sans témoins.

Tous deux se glissèrent hors de la tente.

Pendant ce temps, Maxime ramenait Paulo auprès de sa mère et de son grand-père.

—Monsieur Rouget, madame Pérard, dit-il à haute voix et en s'inclinant, avec la permission que Mlle Paule m'a donnée, j'aurai l'honneur d'aller vous voir demain.

—Monsieur le comte, répondit l'ancien sous-officier, nous aurons l'honneur d'attendre votre visite.

Maxime tendit sa main au vieillard, salua la mère et la fille et se retira aussitôt.

Quelques instants après, Paule dit à sa mère et à son grand-père :

—Si vous le voulez bien, nous nous en irons.

—Tout de suite, répondit la mère en se levant.

La jeune fille sortit de la salle au bras de son aïeul, la tête haute, le regard fier ; mais elle sentait dans son cœur la douleur cuisante de l'humiliation qu'Etienne lui avait fait subir.

On avait ri à ses dépens ; pendant ce maudit quadrille elle avait horriblement souffert ; Etienne l'avait flagellée, et cependant il n'y avait en elle aucun mouvement de colère contre le jeune paysan ; elle comprenait le sentiment qui l'avait fait agir, auquel il avait obéi.

Mais elle en avait pas moins été accablée de honte, et cette honte elle la dévorait en silence.

En rentrant dans sa chambre, elle croyait entendre encore les quolibets grossiers, les rires ironiques, les sottises plaisanteries qui avaient accompagné le quadrille.

—Tu souffres, mignonne ? lui dit sa mère qui la mettait au lit en la dorlottant comme au temps où elle était petite fille.

—Oui, répondit-elle ; mais cela se passera.

—Le n'aurais pas cru Etienne capable d'une pareille méchanceté.

—Il n'a pas voulu être méchant, maman ; mais il n'aurait pas dû faire cela.

—Non, certes, il n'aurait pas dû le faire... Mais c'est bien, c'est bien, tu te vengeras de tous ces envieux, de toutes ces vilaines jalouses.

—Comment, chère mère ? demanda Paule en souriant.

—En devenant comtesse.

La mère et la fille s'embrassèrent.

—Maintenant, ma chérie, dit Mme Pérard, dors, dors tranquillement, et ne pense plus aux imbéciles.

* * *

Etienne et Mélie s'étaient éloignés de la place de la fête.

La bossue avait quitté le bras du jeune homme, et tout en marchant à côté de lui dans une rue déserte, elle se demandait :

—Que va-t-il donc me dire ?

Devant sa demeure, Etienne s'arrêta. La grande salle de la maison était éclairée par la lumière d'une lampe, ce qui indiquait que Mme Denizot veillait, attendant son fils.

—Mélie, dit le jeune homme d'une voix grave, j'ai d'abord une question à t'adresser : Voyons, est-ce que tu n'es pas lassée de cette vie de vagabonde, de mendiante, de misère, que tu mènes depuis si longtemps ?

—Oh ! si, allez ! monsieur Etienne.

—Je te crois, car tu vas avoir seize ans, et comme toutes les autres jeunes filles tu as une âme et un cœur. Oh ! comme tu dois trouver ton existence amère et pénible !... Tu ne sais ni lire, ni écrire, tu ne sais ni coudre, ni tricoter, tu ne sais rien faire enfin.

—C'est vrai, monsieur Etienne, mais on ne m'a jamais rien appris.

—Dis plutôt, pour ne pas mentir, que tu n'as rien voulu apprendre. Tu as déserté l'école.

—On m'y martyrisait comme un chien galeux.

—Parce que t'étais méchante. Est-ce que M. le curé te faisait du mal, lui ?

—Non, monsieur Etienne ; mais il me disait sans cesse que je devais rendre le bien pour le mal et prier pour ceux qui me faisaient souffrir.

—Était-ce donc un mauvais conseil ?

—Oh ! je ne dis pas ça.

—Eh bien ?

—Eh bien, c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas.

—Tu vois bien que tu es mauvais !

La bossue baissa la tête.

—Et qu'est-ce que cela t'a rapporté d'être haineuse et méchante ? reprit le jeune homme : des injures, la misère, la faim, des coups, toutes les souffrances du corps !... On s'éloignait de toi comme d'une pestiférée, on te repoussait comme une bête malfaisante ; on te craignait et au lieu d'inspirer de la compassion, c'est l'horreur et le dégoût que tu inspirais.

—Hélas ! soupira-t-elle.

—Écoute, Mélie, tu peux, si tu le veux, il en est temps encore, mériter l'estime de ceux qui, aujourd'hui, te méprisent et gagner l'amitié de ceux dont tu t'es fait détester.

—Je le voudrais, mais comment ? fit-elle d'un ton farouche.

—Il faut changer de vie.

—Changer de vie ? répéta-t-elle d'un air surpris.

—Tu ne dois pas continuer de vivre comme par le passé.

—Mais que voulez-vous que je fasse ?

—Entre en service.

—Où ? Personne ne voudra de moi, vous le savez bien. D'ailleurs, je ne sais rien faire.

—On te donnera le goût du travail et tu apprendras à travailler.

Elle secoua la tête et répéta :

—Personne ne voudra de moi !

—Tu te trompes, Mélie, je connais une femme qui consentira à te prendre.

—Hein ? vous connaissez une femme qui...

—Qui te prendra chez elle, oui.

—Il n'y en a qu'une à Saint-Amand et dans les autres villages, répondit la bossue d'une voix étranglée par l'émotion.

—Alors, si tu n'en vois qu'une, c'est celle-là.

—C'est que, celle-là, je l'ai gravement offensé.

—Oui, tu as rendu le mal pour le bien qu'on voulait te faire.

—Je m'en repens, je m'en repens ! murmura-t-elle.

—C'est bien ; on accorde le pardon au repentir.

—Monsieur Etienne, vous ne m'avez pas dit le nom de la dame... dit la bossue d'une voix tremblante.

—Puisque tu la connais, nomme-la toi-même.

—Eh bien, monsieur Etienne, c'est...

—Achève !

—C'est Mme Denizot, votre mère.

—Oui, Mélie, c'est ma mère, mon excellente mère ; elle est prête à te recevoir si tu veux entrer dans la maison comme servante. Elle est bien vieille et bien fatiguée, la chère femme, et elle a grand besoin d'être soulagée... Dame, tu ne gagneras pas gros, mais tu seras bien nourrie, bien couchée, bien vêtue et pas battue !

La malheureuse ne trouva pas un mot à répondre. Des sanglots lui montaient à la gorge et n'en pouvaient sortir. Elle saisit une des mains du jeune homme et la serra convulsivement dans les siennes ; puis soudain, tombant à genoux, elle porta à ses lèvres la main de celui qui était l'objet de son culte.

—Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle.

Et elle fondit en larmes.

—Allons, allons, dit Etienne, plus ému qu'il ne le voulait paraître, relève-toi et sèche tes larmes ; il n'y a pas là de quoi pleurer.

Il aida la pauvre fille à se remettre sur ses jambes.

—Maintenant, viens, reprit-il : j'ai promis à ma mère de rentrer à dix heures ; elle m'attend et le souper est prêt, viens !

À ce moment, dix heures sonnèrent à l'horloge de l'église.

—Ah bien ! fit le jeune paysan, je ne suis pas en retard.

On peut se demander à quel sentiment spontané avait obéi Etienne en proposant à la bossue de devenir la servante de sa mère.

Évidemment à un sentiment d'intérêt et de pitié ; mais à côté de la charité véritable, peut-être y avait-il, au fond de son cœur, quelque chose qui ressemblait à de l'égoïsme.

Profondément blessé dans son amour, il avait senti tout à coup le besoin de faire une diversion à son chagrin par quelque action méritoire qui lui valût l'approbation générale.

—On s'est moqué de moi, s'était-il dit, nous verrons demain ce que diront et penseront les rieurs.

Et puis, plus d'une fois Mme Denizot avait comprimé la peine qu'elle éprouvait de voir la jeune vagabonde, complètement abandonnée à elle-même et s'enfonçant de plus en plus dans la fange de tous les vices.

Quelques jours auparavant la mère avait dit à son fils :

—C'est vraiment un grand malheur que cette Mélie soit si farouche, si mauvaise.

—Pourquoi me dis-tu cela, chère mère ?

—Je voudrais qu'on lui fit la vie moins dure.

—Sans doute, mais elle est méchante.

—Elle est surtout malheureuse !

—Elle ne veut rien faire.

—Si je l'avais ici, près de moi, je suis sûr que je lui donnerais le goût du travail.

—Ainsi tu la prendrais chez nous ?

—Oui.

—On pourra voir, avait répondu Etienne.

Et il s'était souvenu des paroles de sa mère.

Quand il ouvrit la porte et fit entrer Mélie la première, la pauvre bossue se mit à sangloter.

—Mère, dit le jeune homme, je t'amène Mélie, qui ne veut plus de la vie qu'elle a menée jusqu'à ce jour ; elle a compris qu'elle devait se rendre utile, qu'elle devait s'estimer elle-même d'abord, afin d'avoir droit à l'estime des autres ; enfin, chère mère, Mélie consent à rester près de toi pour que tu lui apprennes à travailler et aussi et surtout à être bonne.

La pauvre bossue, n'osant avancer, se tenait près de la porte, la tête basse et le visage caché dans ses mains.

Mme Denizot alla vers elle et d'un ton plein de douceur et de bonté :

—Viens, ma pauvre enfant, lui dit-elle, viens et ne tremble pas ainsi ; puisque tu consens à rester près de moi, je remplacerai ta mère qui t'a abandonnée... Mais il se fait tard, et il nous va falloir mettre des draps à ton lit.

—Il faut la faire manger, dit tout bas Etienne à l'oreille de sa mère.

—Avant que tu ailles te coucher, ma fille, dit Mme Denizot, tu vas souper.

—Oh ! madame Denizot, madame Denizot ! prononça la pauvre fille entre deux gros soupirs et en s'avançant au milieu de la table.

—Allons, c'est bon... Tiens, voilà le buffet, vois ce qu'il y a et mange.

Et comme la bossue ne bougeait pas, la mère Denizot reprit :

—Allons, je vois que ce soir c'est moi qui dois te servir.

—Oh ! non, madame Denizot, oh ! non... Mais voyez-vous, je n'ai pas faim.

—Tu as soupé ?

—Oui, madame.

—Où et de quoi ?

—Ici, de bonheur !

—Ah !... C'est bien répondu, ma fille, je ferai quelque chose de toi.

Un instant après, Etienne se retira dans sa chambre, mais non pas sans que sa mère eût remarqué son air profondément découragé.

—Ah ! murmura-t-elle, il y a encore là-dessous quelque chose de Fanchon la Princesse.

—Oui, madame, dit Mélie, et si vous voulez que je vous raconte...

—Non, Etienne me dira cela demain.

En deux tours de main le lit de la nouvelle servante fut fait. Les draps en grosse toile de chanvre exhalaient cette bonne et sainte odeur de lessive de ménage.

Mélie la mendiant, la vagabonde n'avait jamais couché que sur une litière de paille ou sur un tas de feuilles sèches, et

pas tous les jours encore. Maintenant, dans une petite chambre bien propre, une chambre qui allait devenir la sienne, elle avait un lit, un vrai lit avec matelas, couvertures et draps blancs.

Il y avait dans la chambrette une image de la Vierge que la bossue regardait d'une façon singulière.

—Allons, ma fille, dit la mère d'Etienne, mettons-nous à genoux devant la sainte mère et faisons notre prière.

Toutes deux s'agenouillèrent et Mélie chercha, sans la trouver, une prière oubliée ou plutôt qu'elle n'avait jamais sue. Cependant, au bout d'un instant, elle murmura :

—Mon Dieu, conservez la santé à M. Etienne et à sa bonne mère !

Mme Denizot regarda sa servante avec un étonnement mêlé de gratitude.

—Je ne sais que ça, madame, dit la bossue.

La vieille paysanne trouva que c'était suffisant.

Le lendemain, Mélie, qui avait dormi la grasse matinée, à sa grande honte, trouva à son chevet des hardes propres pour remplacer ses haillons. Pour exprimer sa reconnaissance, elle ne sut prononcer que ces seuls mots :

—Ah ! bien, alors !... Ah ! bien, alors !...

—Allons, ma fille, lui dit sa maîtresse, tu vas mettre le couvert avec moi pour t'apprendre, trois couverts, tu entends !

Mélie pensa qu'on attendait un convive.

Le couvert mis, la mère appela son fils.

Etienne s'assit à table à sa place habituelle.

—Mélie, dit Mme Denizot, voici ta place, assieds-toi !

—Moi, fit-elle, que je me mette là, à côté de vous et de M. Etienne ? Ça, jamais, par exemple.

Elle prit son assiette remplie de soupe et se dirigea vers la cuisine, en répétant :

—Ah ! non, ça, jamais !

VI

LA DEMANDE EN MARIAGE

A neuf heures du matin, Maxime de Verdraine se fit annoncer chez M. de Vaucreux.

Le vieux châtelain l'accueillit par ces mots :

—Eh bien, mauvais sujet, à quelle heure de la nuit êtes-vous rentré ?

—Pas à une heure indue, comme vous avez l'air de le supposer, mon cher hôte.

—Ah ! vraiment !

—A onze heures vingt minutes j'étais dans mon lit prêt à m'endormir.

—Voilà de la sagesse, de la bonne conduite ; je vous félicite, mon cher comte.

—Merci.

—Vous êtes allé au bal ?

—Cela ne se demande pas.

—Était-il à peu près convenable, ce bal ?

—Très convenable, monsieur ; beaucoup d'entrain et de gaieté.

—Vous avez dû voir là toute la belle jeunesse du pays !

—Beaucoup de jeunes filles charmantes.

—J'espère que vous n'avez pas fait quelques sottises !

—Je crois n'avoir mérité aucun blâme ; je savais ce que je devais à monsieur de Vaucreux, dont je suis l'hôte, et à moi-même.

—Fort bien, mon jeune ami.

—Maintenant, cher monsieur, j'ai une prière à vous adresser.

—Hein, une prière à moi ?

—C'est pour cela que je me suis permis de me présenter chez vous de si bonne heure.

—Parlez donc, de quoi s'agit-il ?

—Dois-je entrer d'abord dans quelques explications ?

—Si vous le croyez nécessaire, mais vous pouvez aller droit au but.

—Au fait, c'est le moyen d'arriver vite.

—Comte, je vous écoute.

—M. de Vaucreux, je vous prie de vouloir bien m'accompagner aujourd'hui dans l'après-midi à Saint-Amand, afin de demander pour moi, à ses parents, la main de Mlle Paule Pérard.

Le vieillard fit un bond sur son siège.

—Comment, s'écria-t-il, vous persistez dans votre idée insensée ?

—Vous le voyez, monsieur.

—Comte, comme l'autre jour, je vous dis aujourd'hui : vous êtes fou, archi-fou !

—C'est vrai, mon cher hôte, je suis fou, fou d'amour !

—Ainsi vous voulez faire de cette jeune fille votre femme ?

—Oui.

—Mais, encore une fois, c'est impossible !

—Monsieur de Vaucreux m'accompagnera-t-il ?

—C'est donc tout à fait sérieux ?

—On ne plaisante pas sur un pareil sujet.

—Enfin c'est arrêté là, dans votre tête ?

—Ma résolution est inébranlable, je vous le jure sur mon honneur.

—Comte, je suis profondément convaincu que cette union fera votre malheur à tous deux.

—Monsieur de Vaucreux, je suis convaincu du contraire.

—Mais aurez-vous le consentement de vos grands-parents ? Le marquis et même la baronne sont sévères sur le chapitre des mésalliances.

—La chose n'ira probablement pas toute seule.

—J'en suis certain.

—Mais le marquis et la baronne m'aiment trop pour mettre obstacle à mon bonheur ; ils consentiront.

—Pourtant, s'ils refusent leur consentement ?

—C'est impossible.

—Comte, je crois, moi, que vous n'aurez pas le consentement de vos grands-parents.

—S'ils ne me le donnent pas, je m'en passerai !

—Alors, ils vous déshériteront !

—Eux !... Mais ils en seraient plus malheureux que moi !

Non, non, je suis absolument tranquille sur ce point... Ils verront Paule, et aussitôt ils seront charmés, subjugués !...

Monsieur de Vaucreux me fera-t-il l'amitié de venir avec moi à Saint-Amand ?

—Aujourd'hui ?

—Oui, j'ai annoncé ma visite.

—Comte, vous vous pressez trop !

—On n'est jamais heureux trop tôt ! Viendrez-vous ?

—Puisqu'il le faut, puisque vous le voulez, j'irai.

—Merci, merci !

—Oui, mais j'écrirai au marquis de Verdraine que vous l'avez fait violence.

—C'est entendu, répondit Maxime en riant.

A deux heures, M. de Vaucreux et le comte de Verdraine montèrent en voiture et se rendirent à Saint-Amand-les-Vignes. Quand le coupé s'arrêta devant la maison de l'ancien sous-officier, la famille était réunie dans la grande salle que tous connaissent.

On vit M. de Vaucreux descendre de voiture, M. de Vaucreux accompagnant le comte de Verdraine, cela disait tout.

La belle Paule, tremblante d'émotion, ivre de bonheur, se retira précipitamment dans sa chambre.

Les visiteurs entrèrent.

Le père, la mère et le grand-père vinrent à leur rencontre avec empressement. Mme Pérard avança des sièges. Mais avant de s'asseoir, M. de Vaucreux prit la parole.

—Madame et messieurs, dit-il gravement, M. le comte Maxime de Verdraine m'a prié de l'accompagner ; je suis un vieil ami de sa famille et je me suis rendu à son désir. M. le comte de Verdraine a vingt-huit ans, vingt mille livres de rentes et il est l'unique héritier de son grand-père paternel, le marquis de Verdraine, et de sa grand-mère maternelle, la

baronne de Bressac. M. le comte Maxime de Verdraine aime Mlle Paule Pérard ; en son nom, madame et monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle votre fille.

Bien qu'ils s'attendissent à la demande, nos trois personnes demeurèrent stupéfaits.

Un pareil bonheur pour leur fille ! Ils en étaient comme écrasés. Leurs vœux, leurs espérances si subitement réalisés justifiaient leur contenance embarrassée, qui était presque de l'effarement.

—Eh bien ! vous ne répondez pas ? fit M. de Vaucreux.

—Oh ! pardon, monsieur, bégaya le père de Paule ; mais la surprise... nous nous attendions si peu... vous comprenez... un si grand honneur pour ma fille, pour nous.

—Oui, ajouta Mme Pérard, notre surprise est grande et je suis toute bouleversée, et je cherche vainement des paroles pour exprimer ce que je voudrais dire. Voyez-vous, messieurs, nous laissons notre fille entièrement libre de se marier à son gré, c'est-à-dire selon son cœur. C'est à elle de répondre ; elle est dans sa chambre, je vais l'appeler.

Mme Pérard ouvrit une porte et dit :

—Paule, Paule, viens vite !

Presque aussitôt la jeune fille parut. Elle avait le front rayonnant, la joie étincelait dans ses yeux.

—Ma fille, lui dit sa mère, tu es l'objet d'une demande qui nous fait à tous le plus grand honneur : M. de Vaucreux nous demande ta main pour M. le comte de Verdraine.

Paule, très rouge et très émue, leva sur le comte ses beaux yeux pleins de clarté.

—Mademoiselle, dit le jeune homme, vos parents pensent que vous-même devez répondre à la demande qui vient de leur être faite.

—Oui, ma fille, oui, c'est à toi de répondre, appuya Mme Pérard.

—Mademoiselle Paule, ajouta Maxime, d'un mot vous pouvez me briser le cœur ou faire de moi le plus heureux des hommes.

La jeune fille regarda tour à tour son père, sa mère et son aïeul, puis ayant sur les lèvres un délicieux sourire, elle tendit sa main au comte, disant avec un accent intraduisible :

—Monsieur le comte, ma réponse est dans ces seuls mots : Je vous aime !

—Ah ! vous serez adorée ! s'écria Maxime avec transport.

Et il porta amoureusement à ses lèvres la main de la belle Paule.

A ce contact brûlant, la jeune fille tressaillit de la tête aux pieds, tressaillement d'amour et d'orgueil... Son visage s'irradia, ses yeux flamboyèrent comme deux étoiles, et le comte, en présence des manifestations de cette volupté morale, fût à la fois ébloui et enivré.

Le lendemain, à Saint-Amand-les-Vignes, tout le monde était instruit de l'incroyable événement. On savait que M. de Vaucreux, du château de la Chaumelle, avait accompagné le comte de Verdraine chez le père Rouget et que, là, M. de Vaucreux avait fait la demande en mariage.

Aurait-on jamais cru cela !

C'était de la stupéfaction.

Et il y eut des oh ! et des ah !

Les envieux et les jaloux ne savaient plus que dire.

Plus de cancans, plus de commérages ; il fallait en prendre son parti, Paule Pérard allait être comtesse et déjà on n'osait plus l'appeler Fanchon la Princesse.

—Maintenant, se dit Etienne Denizot, c'est fini, bien fini, plus d'espoir... Je dois dire adieu à tous mes beaux rêves... rêves d'avenir, rêves de bonheur ! Ah ! si je pouvais ne plus l'aimer, si je pouvais l'arracher de mon cœur, cet amour maudit qui me torture, qui me tue !... Mais non, c'est impossible ; même la femme d'un autre, de ce comte, je ne pourrai pas l'oublier... Ah ! je le sens bien, je l'aimerai toujours comme je l'aime maintenant.

Et loin des regards curieux et indiscrets, le pauvre garçon

poussait des plaintes, des gémissements et versait des larmes brûlantes.

Cependant, si tout était fini pour Etienne, tout n'était pas fini pour le comte de Verdraine.

Se faire aimer de la fille d'un paysan avait été pour lui chose facile ; la demander en mariage à ses parents et se la faire accorder avait été également une entreprise aisée ; mais il y avait maintenant à obtenir le consentement du marquis et de la baronne.

Sans doute il pouvait, comme il l'avait dit, se passer de ce consentement ; mais on ne se brouille pas volontiers avec des parents riches dont on est l'héritier. Le plus sage était de négocier.

Ce fut une rude campagne pour Maxime.

Il écrivit deux premières lettres très respectueuses, très pathétiques, l'une au marquis, l'autre à la baronne, dans lesquelles il leur déclarait qu'il était tombé amoureux d'une merveille de beauté, jeune fille de dix-sept ans, vraiment digne d'être adorée. Elle n'était pas seulement délicieusement jolie et divinement bonne, elle était d'une distinction rare ; elle avait la douceur, la modestie, la candeur ; tout en elle était charme et poésie, elle avait toutes les perfections et toutes les vertus.

Sans attendre la réponse des grands-parents, le comte écrivit deux nouvelles lettres où il répétait ce qu'il avait déjà dit.

Après s'être consulté avec la baronne, le marquis répondit :

"Puisque tu l'aimes, puisqu'elle a toutes les qualités réunies, sans aucun défaut, épouse ta merveille, tu sais bien que notre plus grande joie sera de te voir marié."

"Mon intention est bien de l'épouser, répondit le comte, mais je dois vous apprendre qu'elle est pauvre."

La réponse du grand-père fut celle que le jeune homme attendait.

"Dans notre famille, on ne se marie pas pour l'argent ; on prend une femme pour ses qualités et non pour sa fortune. Est-ce que Maxime de Verdraine n'aura pas un jour mon bien et celui de Mme de Bressac ? Donc, mon ami, tu as parfaitement le droit d'épouser une jeune fille pauvre."

C'était parler en véritable gentilhomme, et jusque là tout marchait on ne peut mieux. Mais il fallait tout dire, il fallait que le comte déclarât que cette jeune fille, cette merveille dont il était épris, n'était pas de famille noble, qu'elle se nommait Paule Pérard et que son père et sa mère étaient de simples paysans.

La lettre qu'il écrivit à ce sujet était un chef-d'œuvre d'habileté. Malgré cela les grands-parents se fâchèrent, cette fois ; ils ne comprenaient plus, ils ne voulaient plus rien entendre. Une fille de paysans ! Leur petit-fils se moquait d'eux !

Cette colère était prévue et le comte s'était préparé à en avoir raison. Sans être effrayé, il répliqua en parlant longuement de l'honorabilité de cette famille de paysans, de la vaillante carrière militaire de l'aïeul, qui avait conquis l'étoile de l'honneur sur le champ de bataille.

Cette fois, on ne lui répondit point.

Il ne se découragea pas et écrivit deux nouvelles lettres, qui restèrent longtemps sans réponse.

Les choses semblaient vouloir prendre tout à fait une tournure fâcheuse.

Paule était au courant de la situation et ne se faisait aucune illusion sur les difficultés que son amoureux avait à vaincre. Aussi n'était-elle pas sans crainte sur le dénouement de la lutte. Elle disait à Maxime :

— Renoncez à moi, oubliez-moi !

Mais elle savait bien que plutôt que de renoncer à elle, il préférerait entrer en pleine révolte contre ses grands-parents.

— Renoncer à vous, ma bien-aimée, répondit-il, jamais, jamais ! J'aimerais mieux mourir !

— Pourtant, voyez ce qui arrive. Je ne veux pas être une cause de désordre, de brouille entre vous et votre famille.

Elle ajoutait en versant des larmes :

— Non, vous ne pouvez pas m'épouser contre le gré de vos parents.

— Oh ! il faudra bien qu'ils consentent à notre bonheur ! Laissez-moi faire et rassurez-vous.

— Hélas ! nous avons fait, moi surtout, un beau rêve ! le réveil est venu, plus rien !

— De grâce, ma chère adorée, ne parlez pas ainsi : à mon bras vous entrez dans la demeure du marquis de Verdraine, et le marquis et la baronne ouvriront leurs bras à la comtesse de Verdraine !

Paule n'ayant plus rien à dire se contentait de soupirer.

Cependant le marquis, poussé par la baronne, écrivit à M de Vaucreux afin de savoir exactement ce qui se passait.

M. de Vaucreux répondit à son vieil ami en lui confirmant tous les renseignements donnés par Maxime sur la belle Paule et sa famille.

"Le comte, ajouta-t-il, est très sincèrement épris de cette jeune fille ; j'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire pour le détourner de son projet ; mais toutes mes paroles, toutes mes représentations ont été inutiles ; je me suis heurté à une volonté inébranlable. L'amour est une force qui résiste à tout. Enfin, il faut bien avouer ma faiblesse, cédant aux instances du comte, je l'ai accompagné chez les parents de la jeune fille et c'est moi qui a fait la demande en mariage."

En même temps que la lettre de M. de Vaucreux, le marquis en reçut une de son petit-fils.

Maxime écrivait :

"Vous, cher bon papa, et bonne maman de Bressac, vous n'avez maites fois sermonné au sujet de ce que vous appelez, avec une indulgente bonté, mes extravagances ; sans cesse vous me parliez des devoirs que tout homme a à remplir envers la société, envers ses parents, envers lui-même, et en m'exhortant à me marier, vous me traciez un séduisant tableau des joies ineffables de la famille.

"Je vous répondais : Ne me pressez pas, laissez-moi trouver la femme qui me donnera toutes les garanties de bonheur

"Eh bien, cette femme, près de laquelle je dois connaître ces joies, cette félicité dont vous m'avez si souvent et si éloquemment parlé, je l'ai trouvée, je suis prêt à vous donner satisfaction en me mariant, et c'est vous qui ne voulez plus ! Vous ne voulez faire aucune concession aux idées nouvelles, vous gardez vos préjugés de caste, vous en restez les esclaves. Vous n'acceptez pas celle que j'aime parce qu'elle n'appartient pas à la noblesse de race, parce qu'elle est la fille d'un paysan, voyons, est-ce vous aujourd'hui qui êtes raisonnables ?

"Préférez-vous donc que je ne pense plus au mariage, que je me laisse aller à de nouveaux entraînements, que je retombe dans les écarts d'autrefois, dans cette vie fiévreuse, dissipée, désordonnée et de folles aventures dont vous avez gémi !

"Je vous le répète encore, j'aime Mlle Paule Pérard ; jamais, jamais une autre femme ne portera mon nom !"

Le marquis de Verdraine et la baronne de Bressac tiennent conseil. Ils reconnurent qu'ils ne pouvaient rien empêcher et s'avouèrent vaincus.

— Que d'ennuis et de contrariétés Maxime nous cause, dit le marquis, qui n'était pas du tout content.

— C'est vrai, répondit la baronne ; mais si cette petite paysanne est réellement, comme il le dit, une merveille !

Le marquis hochait la tête en signe de doute.

— Nous verrons, fit-il.

— Enfin, reprit la vieille dame, mieux vaut encore qu'il se marie que de recommencer sa vie d'autrefois et commettre de nouvelles sottises.

— C'en est une qu'il va faire et Dieu veuille que ce soit la dernière.

Le marquis et la baronne se rendirent chez le notaire qui rédigea l'acte de consentement, lequel, signé par l'officier ministériel, les grands-parents et les témoins exigés par la loi, fut mis dans une lettre et immédiatement expédié au comte Maxime de Verdraine.

Il remportait une magnifique victoire.

La belle Paule triomphait.

VII

JOIE DES UNS, DOULEUR DES AUTRES

Nous ne dirons pas avec quelle joie, quels transports Maxime, ayant en mains le consentement de ses grands-parents, fut accueilli dans la maison de Pierre Rouget ; le lecteur le devine.

On se pressait les mains, on s'embrassait, on pleurait ; c'était du délire.

On lut la lettre du vieux marquis, au bas de laquelle la vieille baronne avait mis son nom, et où il était dit :

« Aussitôt après ton mariage tu nous amèneras ta jeune femme à Verdraine où nous vous attendrons. Nous sommes convaincus que la jeune fille à qui tu vas donner ton nom a l'esprit droit, le cœur élevé et qu'elle se montrera digne de nous, il ne dépendra que d'elle de se faire aimer de deux vieillards. »

Il n'était point parlé dans la lettre du père et de la mère de Paule.

— Assurément, dit Mme Pérard, nous ne saurions avoir la prétention de suivre notre fille ; d'ailleurs nous ne pouvons pas quitter Saint-Amand. Ah ! la séparation sera bien cruelle, mais le bonheur de notre chère enfant doit passer avant tout. Seulement, monsieur le comte, vous lui permettrez de venir nous voir, au moins deux fois chaque année.

— Je vous le promets, répondit Maxime.

Les choses furent menées rapidement.

Le samedi suivant la publication du mariage fut affichée à la porte de la mairie et le lendemain, au prône, le curé, de son côté, annonça qu'il y avait promesse de mariage entre le comte Maxime-Hector de Verdraine et Paule-Françoise Pérard.

Cependant la joie de la belle fiancée se transformait peu à peu en une gravité recueillie.

On eût dit que, maintenant, sa brillante destinée lui faisait peur.

Après avoir ardemment désiré l'accomplissement de la prédiction faite à son grand-père et à elle-même par la jeune Mercédès, prédiction qui avait paru folle à tout le monde, elle s'effrayait presque de la voir se réaliser si complètement.

Comment, c'était elle, c'était bien elle, la fille du vigneron Jacques Pérard, qui allait épouser un riche gentilhomme, le comte Maxime de Verdraine !

Paule Pérard allait être comtesse !

Elle aurait château, domestiques, chevaux, voitures !

Elle serait l'égalée des plus grandes dames et les salons du grand monde lui seraient ouverts !

Elle aurait des jours de réception, elle donnerait des fêtes comme la marquise de Caramon dont elle avait tant de fois entendu parler !

Elle serait mise comme les plus élégantes et porterait des diamants comme les plus riches !

Elle aurait sa place marquée au premier rang dans toutes les cérémonies, à toutes les fêtes !

De plus elle serait adorée de son mari.

Quel rêve !

Certes, ce rêve, tout prêt à devenir une réalité, était bien fait pour donner le vertige à la jeune paysanne, si grande que fût été son ambition.

Donc, elle avait beau s'en défendre, il y avait des moments où elle se demandait avec un certain effroi si ce bonheur était bien réel et si, l'étant, elle n'était pas exposée à le perdre un jour ou l'autre.

Elle faisait part à Maxime de ses impressions, de ses inquiétudes, de ses craintes.

— Oui, lui disait-elle, mon bonheur est si grand, si complet qu'il me fait peur.

Il la railait doucement et l'enveloppant de son regard tendre, passionné :

— Voyons, ma chère Paule, répondait-il, je vous aime, je ne suis pas jaloux, qu'avez-vous à craindre ?

— Eh bien, que vous cessiez de m'aimer un jour.

— Que je cesse de vous aimer ! Est-ce que c'est possible, et pouvez-vous avoir cette pensée ?

— C'est que je vous aime tant, moi !... Ah ! si vous saviez... Tenez, il me semble que si je perdais votre amour, je n'aurais plus qu'à mourir !

— Allons, ma bien-aimée, chassez loin de vous et pour toujours ces lugubres pensées. Et pourquoi donc cesserais-je de vous aimer ? Est-ce que nous ne serons pas unis l'un à l'autre ? Est-ce que vous ne serez pas toujours la plus belle, la plus charmante, la meilleure et la plus aimante des femmes ?

— Je serai dans tous les cas, la femme la plus dévouée et, entre toutes, la plus heureuse si vous le voulez.

Paule était sincère ; ses paroles exprimaient les sentiments de son cœur. Si elle était ambitieuse et fière, elle était en même temps loyale et aimante ; elle sentait toute la force de son amour pour l'homme qui ouvrait des horizons lumineux à ses aspirations, à qui elle confiait sa vie en se donnant à lui tout entière.

Son amour se doublait de gratitude.

Quant au père et à la mère, ils ne cachaient pas leur joie ; ils s'en paraient comme d'un vêtement d'apparat, sans s'apercevoir qu'elle les rendait quelque peu grotesques. Mais elle était si sincère, cette joie, née d'un amour sans borne pour leur fille, qu'on la leur pardonnait volontiers.

Au fond du cœur étaient-ils réellement content, heureux ? Non. Ils se sentaient saisis d'une invincible tristesse qui, insensiblement, enveloppait leur âme. C'était comme l'enlèvement de l'imprudent qui s'est hasardé sur le sable de la mer ou la vase du marais et qui, quoi qu'il fasse, ne peut échapper au danger.

Si Jacques Pérard et sa femme étaient fiers, glorieux de l'honneur qui était fait à leur fille et qui rejaillissait sur eux, ils jouissaient par anticipation du magnifique avenir réservé à la future comtesse, ils sentaient bien que la vie était terminée pour eux, que le long voile blanc de la mariée s'étendrait sur leur front, dès qu'elle serait partie, en se transformant en un voile funèbre.

Et ce qui augmentait leur peine secrète, c'est qu'ils avaient le droit de se demander si leur fille bien aimée ne les oublierait pas et si même elle ne rougirait pas de son père et de sa mère qui n'avaient vécu que pour elle.

Voilà le châtiment fatal de ces ambitions démesurées, de ces adorations fanatiques pour la jeune fille qui s'est habituée à se considérer comme supérieure à ceux qui lui ont donné le jour et se sont sacrifiés pour elle.

Les premiers frappés, il est vrai, ce sont les parents ; mais il est bien rare que celle-là, qui a toujours été encensée et qui se trouve transportée tout à coup dans des régions sociales qui semblaient lui être interdites, n'apprenne pas un jour à ses dépens que s'il n'est pas défendu de chercher à s'élever, il est toujours dangereux de vouloir monter trop haut.

En somme, les époux Pérard paraissaient beaucoup plus heureux qu'ils ne l'étaient réellement.

La belle Paule voyait tous ses désirs comblés, toutes ses aspirations réalisées et n'était pas, cependant, délivrée de ses inquiétudes sur l'avenir.

Il n'y avait dans la famille que le vieux Pierre Rouget dont la joie était sans mélange.

Etienne Denizot n'avait pas eu le courage d'aller lire à la porte de la mairie l'affiche annonçant le mariage de Paule Pérard et du comte Maxime de Verdraine ; mais le jour même de l'affichage on était venu lui dire :

— Savez-vous la grande nouvelle ? La chose est certaine maintenant, le comte de Verdraine épouse la belle Paule ; ils sont affichés de ce matin.

Si maître qu'il fût de lui et bien qu'il eût perdu tout espoir, Etienne avait tressailli et pâli et s'était contenté de répondre :

— Cela devait être ; c'est bien.

Depuis, il ne sortait plus de chez lui que pour se rendre à son travail dans les champs, et il n'avait plus de goût à ce

travail qu'il avait tant aimé autrefois. Travailler, remuer la terre, pourquoi, pour qui ? Sa vie était brisée, il n'avait plus d'avenir; autour de lui il voyait tout fermé, comme s'il eût été entre quatre murs infranchissables.

Il n'y avait plus rien de beau sur la terre, tout y était laid; il avait comme horreur de la lumière et aurait voulu s'enfoncer dans une nuit sans fin.

Il ne pouvait entendre un cri joyeux, un chant, un éclat de rire; la joie, la gaieté des autres lui faisait mal.

On le voyait passer, sombre, taciturne, courbant la tête, ayant l'air de chercher en lui une pensée disparue.

Il semblait ne se plaire que dans la solitude et...solement; il n'était plus d'aucune réunion; il évitait ses meilleurs amis et ceux qui s'intéressaient le plus à lui. Il sentait qu'on le plaignait et cela augmentait sa sauvagerie, le rendait farouche.

Il ne voulait recevoir personne, sa mère était obligée de répondre pour lui. Il se cachait afin de dérober aux regards sa tristesse, son désespoir, dont peut-être il avait honte.

Un immense découragement s'était emparé de lui et c'était une douleur profonde, incurable, qu'il avait dans l'âme. Toutes sortes de pensées noires, sinistres, hantaient son cerveau. Il maigrissait, perdait ses forces; son corps et ses membres n'avaient plus ni la même vigueur, ni la même souplesse; on aurait dit que tous les ressorts de la machine étaient brisés.

Constamment absorbé en lui-même, il ne parlait plus; c'était à peine s'il répondait à sa mère par un oui ou par un non qu'il prononçait péniblement, et même il lui arrivait souvent de ne pas entendre que sa mère lui adressait la parole.

La pauvre femme, qui observait continuellement son fils, et le surveillait comme autrefois, quand il était petit, s'inquiétait et s'effrayait.

— Il est capable d'en perdre la raison, pensait-elle.

Mais hélas! que pouvait-elle contre une douleur si aiguë, un désespoir si grand? Elle sentait bien son impuissance. Es sayer de consoler son malheureux fils? Mais ce serait lui faire sentir plus cruellement encore sa douleur, ce serait comme si elle enfonçait un fer rouge dans une plaie saignante! Elle devait tout attendre du temps et de l'éloignement de Paule. Et quand elle contemplant le visage pâli et amaigri de son cher enfant, elle devinait qu'il avait pleuré; elle voyait son œil atone, son regard sans clarté, et le pli amer que gardait ses lèvres d'où le sourire s'était envolé, et elle souhaitait ardemment que la future comtesse fût déjà à mille lieues de Saint-Amand-les-Vignes.

La nuit, la mère ne s'endormait pas avant d'être certaine que son fils dormait lui-même. Mais on ne dormait plus guère dans la maison.

Mme Denizot, tendant l'oreille, entendait les soupirs et les gémissements d'Etienne; alors elle sentait son cœur se déchirer et murmurait:

— Il ne dort pas, encore une mauvaise nuit pour lui... Mon Dieu, comme il souffre!

Mélie la bossue n'avait pas été sans remarquer le changement qui s'était opéré chez Etienne, et elle comprenait toute l'étendue de son désespoir, sa douleur à elle n'était-elle pas un peu pareille à celle du jeune homme?

Pas plus que la mère et le fils, elle ne dormait la nuit et, elle aussi, entendait les soupirs et les gémissements de celui qui était l'objet de son culte et d'un amour sublime, caché au plus profond de son cœur, et qu'elle voulait garder toujours, dans toute sa pureté, comme le plus précieux des trésors.

— Je suis laide, mal bâtie, affreuse, se disait-elle avec une amertume profonde et une sorte de rage; je ne suis pas une fille comme les autres, je ne suis rien, et pourtant je l'aime... Oh! je l'aime tant que je me tuerais sous ses yeux s'il me le demandait!... Je l'aime, comme un chien, je lécherais ses mains et ses pieds, et je ne peux rien faire pour qu'il soit heureux!

Il m'a dit que j'avais un cœur et une âme comme les au-

tres... Mais puisque Dieu a voulu que je sois une chose horrible à voir, puisqu'il a fait de moi un monstre, pourquoi donc m'a-t-il donné un cœur et une âme?

Et la bossue pleurait et mordait son oreiller pour étouffer ses sanglots.

Devant sa maîtresse et Etienne, la servante ne disait jamais rien, son rôle était de se taire; mais elle voyait et entendait tout et gardait pour elle ses pensées.

Comme si elle eût pressenti que le jeune homme, prenant la vie en dégoût, fût capable de se livrer à un acte de désespoir, elle veillait sur lui avec une sollicitude de tous les instants. De sorte que, à son insu, le désespéré était pour ainsi dire gardé à vue par les deux êtres qui l'aimaient uniquement et dont la vie était attachée à la sienne.

Quelques mois auparavant, Etienne, se trouvant à Dijon, avait été conduit dans un café-concert où il y avait d'excellents chanteurs et où il avait passé la soirée.

Alors, il avait déjà déclaré à Paule Pérard qu'il l'aimait, qu'il serait le plus heureux des hommes si elle voulait être sa femme, et déjà il savait que son amour n'était pas partagé par la belle dédaigneuse.

Or, un artiste de la troupe lyrique chanta cette dramatique composition musicale du compositeur et chanteur Darcier ayant pour titre: *Mad'leine*, laquelle interprétée aussi par la grande et belle voix de Renard, de l'Opéra; dont le nom n'est pas oublié, eut en son temps un immense succès.

Le sujet est simple et cependant c'est tout un drame! Un pauvre garçon se meurt d'amour pour une jeune fille qui ne l'aime pas, et en quatre couplets, avec des larmes et des sanglots, s'adressant à la cruelle qui le repousse, il lui crie sa douleur et son désespoir.

Cette chanson avait produit sur Etienne une très vive impression. Amoureux de la belle Paule, qui ne l'aimait pas, il avait trouvé sa situation identique à celle de l'amoureux de Mad'leine, avec cette différence, toutefois, que celui-ci mourait de son amour le jour du mariage de Mad'leine et que lui n'avait pas encore perdu tout espoir d'être aimé!

Hélas! cet espoir auquel il s'était accroché jusqu'à la dernière heure comme à une branche de salut, cet espoir n'existait plus. Celle qu'il adorait serait bientôt la femme d'un autre! Ah! maintenant, il était bien exactement dans la même situation que l'amoureux de Mad'leine.

Allait-il, comme lui, mourir le jour du mariage de Paule?

Il retrouva dans sa mémoire le refrain de la chanson:

Sans ton amour, vois-tu, Mad'leine,
Je n'pourrai pas viv' ben longtemps;
Non, j'n'y tiens plus, j'meurs à la peine,
Faut qu'ça m'emporte avant l'printemps!
Crois-moi, Mad'leine,
Crois-moi, Mad'leine!

Il eut beau chercher à se souvenir, il ne parvint pas à se rappeler autre chose de la chanson que le refrain.

VIII

LA CHANSON DES LARMES

Sans ton amour, vois-tu Mad'leine,
Je n'pourrai pas viv' ben longtemps...

Ce refrain était comme incrusté dans la pensée d'Etienne et constamment il résonnait à ses oreilles avec une persistance opiniâtre, fatigante.

C'était une obsession continuelle, énervante, qui avait quelque chose d'inférial.

Ce refrain, il l'entendait retentir dans le son de la cloche sonnante l'angelus; il l'entendait dans le bêlement des moutons, le beuglement des bêtes de l'étable, l'aboïement des chiens, le chant du coq de la basse-cour.

En secouant les feuilles des arbres, le vent le soupirait.

Il était partout et dans tout: dans le clapotage de l'eau de la rivière, dans le murmure du ruisseau, dans le susurrement des insectes tapis dans l'herbe, dans ces rumeurs vagues, lein-

taines, insaisissables qui sont dans l'air sans qu'on puisse savoir d'où elles viennent.

Sans cesse et partout, toujours :

Sans ton amour, vois-tu Mad'leine,
Je n'pourrai pas viv' ben longtemps.

Ce refrain, qui était passé à l'état de suggestion, troublait le profond silence des longues nuits d'insomnie du jeune homme, car comme si ce n'était pas assez pour lui de l'entendre dans tant de bruits divers et naturels, des voix étranges, fantastiques, des voix de noirs démons venaient encore le hurler à ses oreilles.

Lui même l'avait constamment sur les lèvres.

Il ne le chantait pas, il le pleurait.

Un matin, en se levant, après une nuit sans sommeil, il murmura :

— Puisque à tous les instants du jour et de la nuit j'ai ce refrain dans la pensée et dans les oreilles, je veux aussi savoir la chanson.

Il s'habilla comme s'il allait se rendre à une foire.

A sa mère étonnée, qui le regardait avec inquiétude, il dit :

— Je vais aller à Beaune.

— A Beaune, pourquoi faire ?

— Une idée de promenade, cela me distraira.

— S'il en est ainsi, c'est bien ; mais tu reviendras de bonne heure. n'est-ce pas ?

— Oui, mère.

Il partit.

Il eut la satisfaction de trouver la fameuse chanson chez un libraire marchand de musique.

En revenant à Saint-Amand, il la lut, la lut plusieurs fois, et quand il rentra chez lui il la savait par cœur.

Les couplets de la chanson eurent pour effet, ou à peu près, de le délivrer de l'obsession du refrain, qui avait été pour lui comme un cauchemar incessant.

Il ne connaissait pas la musique et ne se rappelait point l'air adapté aux paroles ; mais que lui importait cet air ? Ce n'était pas pour la chanter qu'il avait acheté la chanson, il pleurerait les couplets comme il avait pleuré le refrain.

Si celui-ci était moins dans sa pensée, il y était remplacé par les autres paroles. Et souvent, Etienne, le regard perdu dans l'espace, droit, immobile, les bras ballants, pareil à un tronc d'arbre laissé debout au milieu des champs, déclamaient en lui-même ou à voix basse, avec une émotion croissante qu'il ne pouvait maîtriser, la poignante légie.

Un jour que j'm'en allais rêver,
J'te rencontrai toute fleurie,
Il faisait d'amour plein mon cœur
Et du soleil plein la prairie ;
Les p'tits oiseaux chantaient gaiement,
Tout sur la terre
Voulait te plaire
Et j'te déplus, moi, qui t'aim' tant !

Ses yeux s'étaient remplis de larmes, il s'arrêtait pour pleurer ; puis au bout d'un instant il continuait :

Faut-y te l'dir, j'pleur' comme un fou
Des nuits entier's sous tes fenêtres ;
Quand j'n'ai plus d'arm's sans savoir ou,
J'vais droit d'avant moi sous les grands hêtres :
Des p'tits enfants j'suis la frayeur.
D'moi chacun s'sauve
Comm' d'un' bêt' fauve...
Les aimer tant et leur fair' peur !

Après ce deuxième couplet ses larmes redoublaient et il délaissait à sanglots. Mais il voulait boire le calice amer jusqu'à la dernière goutte et il reprenait :

Hier on publiait les bans,
Quand l'curé dit : Mam'sell' Mad'leine.
J'ai senti comme un coup là d'dans,
Puis j'eus tombé, froid, sans haleine.
Vit' un méd'cin, on l'guérira,
Q'j'entendais dire ;
Ça m'faisait rire l...
Bonn's gens qui croy'ent qu'on guérit d'ça !

Alors c'était une explosion complète et terrible de la douleur du malheureux ; il s'abattait comme un peuplier déraciné

par la tempête. S'il était dans les champs, il se roulait sur la terre comme un possédé et des plaintes, des gémissements sourds que nul ne pouvait entendre s'échappaient de sa poitrine oppressée, haletante.

S'il était chez lui, dans sa chambre, il se tordait dans d'horribles convulsions, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine ; mais il étouffait ses plaintes, ses soupirs, ses sanglots pour ne pas épouvanter sa mère, qui n'était jamais bien loin et qui pouvait entendre.

Mais il ne s'abandonnait pas à son immense chagrin aussi secrètement qu'il le pensait, et il ne se doutait guère que ses terribles accès de désespoir étaient connus. Ce que sa mère ne voyait ni n'entendait n'échappait pas aux yeux et aux oreilles de la servante ; et quand il avait eu une de ces affreuses crises nerveuses dont il sortait brisé, anéanti, hébété, la pauvre petite bossue n'était pas dans un état moins pitoyable que le sien.

— Mon Dieu, se disait-elle en pleurant, mon Dieu, mais je ne pourrai donc rien faire pour mon maître ? Oh ! le voir pleurer, l'entendre gémir !... Je ne peux pas, non, non, je ne peux pas le voir souffrir ainsi, lui si bon, lui qui a eu pitié de moi, lui que j'aime !

Une idée vint à Mélie, une idée qu'elle seule pouvait avoir, et elle se dit :

— Qui sait ! Faut voir !

On était aux jours de la vendange. On avait préparé les pressoirs. On coupait les beaux raisins bien mûrs dont toutes les cuves allaient être remplies. Tout le monde était aux vignes.

Jacques Pérard et sa femme étaient partis le matin, de bonne heure ; puis, vers neuf heures, l'ancien sous-officier, moins matineux que son gendre et sa fille, était allé les rejoindre.

Paule était restée seule à la maison. Assise près d'une table chargée de linge, elle passait en revue ses menus objets de toilette, ses colifichets, ses chiffons, et tout en se livrant à cette occupation chère à toutes les femmes, elle interrogeait l'avenir et essayait d'en sonder les profondeurs comme si elle eût voulu pénétrer ses secrets, elle pensait à Maxime, au marquis de Verdaine, à la baronne de Bressac, qu'elle allait bientôt connaître, à l'inconnu qui l'attendait dans sa nouvelle existence, aux contrastes des destinées, aux étrangetés, aux bizarreries, à l'imprévu de la vie et à bien d'autres choses encore.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Paule ne put réprimer un mouvement d'effroi en voyant entrer Mélie la bossue.

Celle-ci s'aperçut de l'effet qu'elle venait de produire ; elle sourit tristement et, en s'avancant :

— Oh ! rassurez-vous, mademoiselle Paule, dit-elle, je ne viens pas vous voir avec l'intention de vous faire du mal.

Chez la future comtesse, la surprise, une surprise bien naturelle, avait succédé à l'effroi. Cette surprise augmenta encore quand Mélie tomba à genoux devant elle et lui dit en joignant les mains :

— Mademoiselle Paule, pardonnez-moi mes méchancetés, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait et que j'ai voulu vous faire.

— De grand cœur, ma pauvre Mélie, répondit Paule ; le mal que vous m'avez fait, je ne veux pas m'en souvenir, je l'ai oublié.

— Vous me pardonnez, merci... Mais si vous oubliez ainsi mes torts envers vous, c'est que vous n'avez jamais été méchante et que vous avez le mépris des injures.

— Quand, même sans le vouloir, répliqua Paule, je fais de la peine à quelqu'un, j'en ai le regret et j'en souffre ; je pense que les autres sont comme moi, et voilà pourquoi toujours je pardonne et oublie.

En achevant de parler, elle tendit sa main à la bossue.

Mélie la prit, cette main qui lui était si gracieusement tendue, la pressa doucement et, les yeux fixés sur le ravissant visage de son ancienne ennemie, elle se disait :

— Je comprends qu'il veuille mourir de son amour pour elle ?

—Allons, Mélie, reprit Paule, vous n'allez pas rester à genoux, je pense, relevez-vous et asseyez-vous là, près de moi, sur cette chaise.

La servante fit ce qui lui était demandé.

Paule continua :

—J'ai été heureuse en apprenant que Mme Denizot vous avait prise chez elle, car bien souvent, Mélie, je vous ai plainte de votre cruel abandon et je souffrais en pensant que par tous les temps, même la nuit, vous étiez errante sur les chemins.

—Je m'étais habituée à ma misère et j'étais faite à ma vie vagabonde. Alors, j'ignorais ce que c'était que la véritable charité et je ne savais pas qu'il y eût des cœurs compatissants !

—Enfin, maintenant, vous êtes contente ?

Mélie resta un moment pensive, puis répondit :

—Si je ne pensais qu'à moi, oui, je serais contente, heureuse... mais il y a les autres !... Mademoiselle Paule, c'est en ayant pitié de moi et de ma misère qu'on m'a enseigné la pitié. Je ne suis plus une mendicante, ma vie est changée et moi aussi, allez, mademoiselle, je suis bien changée... Je ne suis plus du tout la même, c'est comme une transformation qui s'est faite en moi, tout à coup, et si ce n'était ma laideur et ma difformité, je croirais que je suis une autre.

Quand j'étais grossière envers vous, quand je vous insultais, quand je me plaisais à jeter de la boue sur votre robe, la première fois que vous la mettiez, quand je vous lançais une pierre à la tête, j'étais méchante ; oui, M. Etienne me l'a dit, j'étais mauvaise... Aujourd'hui, j'ai honte de ce que je disais, de ce que je faisais, je le regrette, j'en ai le repentir, et je n'oserais plus faire de mal même à un chien, même à une mouche ; vous voyez, mademoiselle, que je ne suis plus la même.

C'était l'autre soir, après le quadrille, j'étais encore mauvaise ce jour-là, M. Etienne me conduisit chez sa mère à qui il dit :

—Je l'amène Mélie pour t'aider dans la maison, pour que tu lui apprennes à travailler et surtout à être bonne.

Alors la mère me dit :

—Viens, ma fille, viens ! ..Pauvre enfant, tu as été abandonnée tout de suite après ta naissance et jusqu'ici personne ne t'a aimée ; viens, je remplacerai ta mère, moi, et je t'aimerai !

Aussitôt, je sentis que tout se retournait en moi ; j'avais là, dans ma tête, et j'éprouvais là, dans mes entrailles, des choses que je ne connaissais pas. Eh bien, voilà ce que c'était : Je cessais d'être méchante et je commençais à être bonne !

M. Etienne m'avait dit :

—“ Mélie, comme les autres créatures humaines, qui sont toutes les créatures du bon Dieu, tu as une âme et un cœur.”

Bien sûr, ce qui s'agitait et parlait en moi, c'était mon cœur et mon âme.

Ainsi, j'ai comme une autre un cœur, une âme ; et si M. Etienne ne me l'avait pas dit, peut-être que je ne le sentirais pas, que je ne le croirais point.

Enfin, je ne suis plus méchante parce que l'on s'est montré doux et bon pour moi, et depuis que j'ai goûté aux bienfaits de la bonté, il me semble que je ne pourrai jamais être assez bonne.

Oh ! c'est à M. Etienne, oui, à lui, bien plus qu'à sa mère que je dois ma transformation. Avec quelques paroles, il a détruit tout ce qu'il y avait de mauvais en moi. J'étais épouvantablement haineuse, eh bien, comme on souffle une bougie, il a soufflé sur mes haines et, subitement, toutes se sont éteintes.

Après ces paroles, prononcées sans emphase, d'un ton simple et naturel, il y eut un assez long silence.

Paule, qui avait écouté, non sans se sentir troublée intérieurement, était devenue songeuse.

—Mademoiselle, reprit Mélie, vous ne m'avez pas demandé pourquoi je suis venue vous voir ce matin.

La jeune fille eut un léger tressaillement et répondit :

—C'est vrai, Mélie, je ne vous ai pas fait cette question. Et pourquoi êtes-vous venue me voir ce matin ?

—Pour vous dire que vous ne devez pas épouser M. de Verdraine.

—Ah !... Et pourquoi ne dois-je pas épouser M. de Verdraine ?

—Parce qu'il n'est pas le mari qui vous convient.

—Oh ! oh !

—Je ne dis pas que M. le comte ne vous aime pas ; mais, voyez-vous, il ne vous aimera jamais comme M. Etienne vous aime, jamais, c'est impossible ! Ah ! si vous voyiez ce que je vois, si vous entendiez ce que j'entends !... Si vous étiez la femme de M. Etienne, vous seriez adorée, idolâtrée, et il n'y en aurait pas une plus heureuse que vous au monde.

—Mélie, répondit Paule avec une certaine oppression, je sais bien que M. Etienne m'aime beaucoup ; j'en éprouve de la peine, j'en souffre... Je connais toutes ses belles qualités et je sais ce qu'il vaut ; mon amitié pour lui est toujours la même et je la garderai dans mon cœur, vous pourriez le lui dire ; mais je ne l'aime point comme il voudrait être aimé, comme il mérite de l'être.

—N'importe, mademoiselle Paule, n'épousez pas M. de Verdraine, soyez la femme de M. Etienne, je vous en prie, je vous en supplie !... M. Etienne est plus jeune que M. de Verdraine, et sans vouloir faire tort à M. le comte, M. Etienne, quoique paysan, est au moins aussi bien que lui.

—Je le reconnais, Mélie.

—Ne vous mariez pas avec M. de Verdraine, soyez la femme de M. Etienne.

—Je ne peux pas, je ne peux pas !

—Quand vous serez sa femme, vous l'aimerez d'amour, vous verrez.

—Je ne peux pas, répéta Paule ; et d'ailleurs il est trop tard. Ma pauvre Mélie, chacun sur la terre a sa destinée, bonne ou mauvaise, il faut que la mienne s'accomplisse !

La bossue plourait à chaudes larmes.

—Ah ! vous ne comprenez pas, vous ne voulez pas comprendre ! s'écria-t-elle ; eh bien ! sachez-le, mademoiselle Paule, si M. Etienne ne meurt pas de ce grand amour qu'il a pour vous, il se tuera, j'en suis sûre, moi, il se tuera !

La future comtesse baissa la tête. Elle était très pâle.

—Ecoutez-moi, continua Mélie, il y a peu de temps encore, j'étais votre ennemie acharnée, j'avais pour vous une haine sauvage... Pour vous empêcher d'épouser Etienne, je vous aurais défigurée, je vous aurais arraché les yeux, avec rage, je vous aurais tuée !...

Et pourquoi avais-je contre vous cette haine terrible, implacable, ces fureurs féroces ? Vous ne le savez pas, vous ne pouvez pas le savoir, puisque c'est un secret que je garde enfermé en moi ; mais ce secret je vais vous le faire connaître ! je vous haïssais mortellement parce que j'aimais Etienne ; oui, moi la laide, la bossue, l'avorton, j'aimais Etienne autant qu'il vous aime, lui.

Je l'aimais à faire tout pour lui, à lui donner mon sang, ma vie, à commettre des crimes, oui, des crimes... et j'ose vous le dire sans hésiter c'est moi, mademoiselle Paule, c'est moi qui ai mis le feu à votre maison.

—Oh ! fit la jeune fille en frissonnant.

—Oui, j'ai fait cela par amour pour lui et par haine contre vous. Mais n'allez pas croire que j'aie cessé de l'aimer, non, je l'aime toujours, plus encore qu'hier ! Malgré cela, la haine que j'avais pour vous dans mon cœur s'est changée en affection, et loin de vouloir encore vous empêcher d'être à lui, je donnerais ma vie avec joie pour que vous soyez sa femme.

Si vous me demandiez pourquoi je suis ainsi maintenant, je ne saurais pas vous répondre. Mais, voyez-vous, je voudrais tant qu'il soit heureux !

Paule, très émue, ne put retenir ses larmes.

Toutes deux pleuraient.

Au bout d'un instant, Mélie poursuivit :

—Ah ! mademoiselle Paule, si vous étiez la femme de M.

Etienne, comme il y aurait du bonheur dans la maison ! Je ne serais pas seulement votre servante à tous deux, je serais votre esclave, un chien de garde fidèle et dévoué ; pour vous rien ne me coûterait !... Oh ! je ne serais pas jalouse, parce que la jalousie est un sentiment mauvais et qu'il n'y a plus rien de mauvais en moi, et que je veux et dois être bonne.

Eh bien, mademoiselle Paule, voulez-vous ?

— Mais, ma pauvre Mélie, vous savez bien que c'est impossible.

La bossue laissa échapper un profond soupir et hocha tristement la tête.

— Je ne connais pas l'avenir qui m'est réservé, reprit Paule ; peut-être ai-je eu trop d'ambition et aurai-je à m'en repentir ; mais je ne peux rien changer à ce qui est et doit être, et je vous le répète, Mélie, il faut que ma destinée s'accomplisse !

Dans quelques jours je serai loin d'ici ; Mélie, — Mélie, embrassons-nous !

La pauvre laide se jeta en sanglotant dans les bras de la belle Paule.

Toutes deux s'embrassèrent.

— Ecoute, Mélie, dit Paule, tutoyant la bossue, tu es maintenant une brave et bonne fille, aime Etienne, aime-le toujours ; resta près de lui, ne le quitte jamais ; ne sois pas seulement pour lui une servante, mais une bonne petite sœur.

La pauvre bossue se retira en se disant :

— Paule sera comtesse et Etienne mourra de chagrin.

IX

LE MARIAGE

Enfin on arriva au jour du mariage.

Les grands-parents ne s'en étaient pas tenus à leur consentement donné ; ils avaient fait ensuite les choses grandement.

La belle Paule avait reçu une magnifique corbeille, dans laquelle la baronne avait mis les diamants de sa fille et une partie des siens. Le tout était accompagné d'une lettre charmante adressée à la future comtesse.

Les toilettes de la mariée avaient été expédiées de Paris ; une couturière de Beaune, la meilleure faiseuse, fut chargée des quelques retouches jugées nécessaires, et elle vint à Saint-Amand pour habiller elle-même la mariée.

Le matin, avant neuf heures, arrivèrent également de Beaune des voitures pour les mariés, la famille et les invités.

Il avait été convenu qu'après la célébration du mariage religieux on déjeunerait frugalement chez Pierre Rouget et que l'on se rendrait ensuite chez M. de Vaucreux, où aurait lieu le repas de noces.

Les mariés devaient passer la nuit à la Chaumelle, revenir le lendemain à Saint-Amand faire leurs adieux, et, tout de suite après, se mettre en route pour le Dauphiné.

Après s'en être assez défendu, M. de Vaucreux avait consenti à être l'un des témoins du comte ; l'autre était M. Le Clerc, un des nouveaux amis de Maxime.

Le garçon d'honneur était un autre nouvel ami du comte, un jeune sous-lieutenant de chasseurs en garnison à Auxonne.

Paule avait pour témoins deux riches propriétaires du village, amis de sa famille, et la fille de l'un d'eux, une gamine de douze ans, était sa demoiselle d'honneur.

Maxime, qui était très généreux, on le sait, avait fait de grandes largesses ; aucun pauvre, aucun nécessiteux n'avait été oublié ; aussi dès le matin du grand jour la majeure partie de la population était-elle en fête.

De la maison de l'ancien sergent à la mairie, les mariés eurent un cortège joyeux.

De tous les côtés les coups de fusils retentissaient ; plus de cinquante jeunes garçons faisaient partir des pétards, des fusées, des chandelles romaines, des bombes ; dans les landaus cajetaient des fleurs, des bouquets.

Quand, au sortir de la mairie, la jeune comtesse se dirigea

vers le portail de l'église resplendissante de lumière, toute parfumée de fleurs et trop petite pour contenir la foule, elle fut saluée par d'unanimes acclamations. Jamais elle n'avait excité à un si haut point l'admiration. C'est que, vraiment, elle était divinement belle dans sa robe de satin blanc, sous son long voile de gaze et toute couronnée de fleurs d'oranger.

Elle monta les marches de pierre et pénétra dans l'église pendant que les trois cloches sonnaient à grande volée.

Dès qu'il avait entendu les premiers coups de fusil, Etienne Denizot s'était retiré dans sa chambre et s'y était enfermé, en poussant le verrou de la porte.

Entre l'éclat de deux bombes, au milieu des coups de fusil incessants et dominant le bruit des pétards, les acclamations et les cris joyeux de la foule arrivaient jusqu'à lui.

— Je ne fais point partie de votre cortège, madame la comtesse, prononça-t-il d'une voix sourde ; mais je veux cependant, moi aussi, saluer votre beau mariage en brisant de la poudre.

Il passa sa main sur son front en même temps qu'un sourire forcé, un sourire douloureux glissait sur ses lèvres.

Il ouvrit un tiroir où il prit un revolver qu'il posa sur la table.

Ce revolver, il l'avait acheté à Beaune, avec six cartouches, le même jour qu'il avait acheté la chanson.

Il était d'une pâleur de cire ; mais, calme en apparence, rien n'annonçait qu'il eût un projet sinistre. Son agitation était intérieure.

Il s'assit un instant, se remit sur ses jambes, fit deux fois le tour de la chambre, regarda par la fenêtre, puis revint au tiroir entr'ouvert où il prit la chanson qu'il fixa à la muraille au moyen d'un clou.

Debout, au milieu de la chambre, le front plissée, les yeux fixés sur la fenêtre, il se mit à dire lentement, avec un accent de douleur que rien ne saurait rendre, les vers du quatrième couplet de la chanson :

L'hiver à peine s'enfuyait,
Les grands prés verdoyaient à peine,
Que le pauvre garçon mourait,
Le jour des noces à Madeleine,
Mais quand la belle, aux bras d'époux,
Sous l'porche arrivait,
Une voix plaintive,
Qui sort des buissons et des heux :
Sans ton amour, tu vois Mad'leine,
Je n'ai pas pu vivre longtemps ;
J't'aimais tant ! j'suis mort à la peine
Adieu la vie ! Adieu l'printemps !

Et changeant les deux derniers vers du refrain, il ajouta :

Adieu Paule !
Adieu ma mère !

Soudain, tendant l'oreille, il tressaillit violemment.

C'étaient les trois cloches qui sonnaient à grande volée.

Et cette sonnerie des cloches disait à Etienne que les deux oui solennels avaient été prononcés devant le maire, que Paule Pérard était la femme du comte de Verdaine et que les deux époux faisaient leur entrée à l'église pour y recevoir la bénédiction nuptiale...

Ses yeux se fermèrent et il étreignit fiévreusement sa poitrine. C'était comme une défaillance.

Mais il se remit aussitôt, se redressa brusquement, et, un éclair dans le regard, il saisit le revolver.

— Ma pauvre mère ! murmura-t-il.

A ce moment, deux petites mains, longues et maigres, mais singulièrement vigoureuses, se cramponnèrent au bras du jeune homme stupéfié.

C'était Mélie, qui était depuis une heure cachée dans la chambre.

Blottie dans un coin, derrière un fauteuil, elle n'avait pas fait un mouvement et avait retenu sa respiration afin que son maître ne soupçonnât point sa présence.

— Monsieur Etienne, lui dit-elle avec autorité, vous ne vous

tuez pas ! Je ne veux pas que vous mouriez, je veux que vous viviez !

—Vivre ! Pourquoi vivre ? répondit-il avec amertume ; on ne peut plus vivre quand on n'a plus d'avenir, quand tout est sombre, que la douleur est partout et dans tout et que l'on n'a plus rien à espérer ! Allons, Mélie, laisse-moi !

—Non, non ! répliqua-t-elle d'un ton énergique, monsieur Etienne, vous ne vous tuez pas ! D'ailleurs, cela ne vous est pas possible de vous tuer... ce revolver que vous tenez est en ce moment une arme inoffensive...

Et comme il la regardait avec surprise, ne comprenant pas, elle continua :

—J'avais deviné votre intention, en voyant entre vos mains ce revolver, que vous avez acheté l'autre jour, à Beaune. Alors un matin, profitant de votre absence, je me suis introduite ici, j'ai ouvert ce tiroir, j'ai pris le revolver, j'ai enlevé les cartouches et les ai jetées dans une cuvette pleine d'eau. Et quand j'ai pensé qu'elles étaient suffisamment noyées, je les ai retirées du bain, et après les avoir un peu essuyées, je les ai remises chacune à sa place.

—Tu as fait cela, Mélie, tu as fait cela !

—Mon Dieu, oui, monsieur Etienne, j'ai fait cela !

Et comme il avait l'air de douter, elle s'empara du revolver, leva le chien, tourna le tambour avec ses doigts et fit tomber l'une après l'autre les six cartouches sur la table.

—Voyez, regardez, dit-elle.

Il était facile de voir, en effet, que les cartouches avaient été plongées dans l'eau ; celle-ci avait traversé les douilles qui, devenues molles, n'avaient plus aucune résistance.

Etienne regardait tour à tour les cartouches et la servante avec ahurissement.

—Monsieur Etienne, reprit Mélie après un moment de silence, tout à l'heure vous avez dit : " Pourquoi vivre ?..." Ah ! pourquoi vivre ! Mais pour faire vivre votre mère ! Vous savez bien que si vous mouriez elle mourrait aussi... Oh ! non, elle ne vous survivrait pas, votre bonne mère !

Monsieur Etienne, vous devez vivre pour votre mère, pour ceux qui vous aiment, pour tous ceux à qui vous pourrez encore faire du bien !

Le jeune homme eut un sourire navrant.

—Vous devez vivre, poursuivit la servante avec plus de force, vous devez vivre parce que vous êtes bon et qu'il faut de bons gens sur la terre pour défendre contre les méchants les malheureux comme je l'étais, moi, il y a peu de jours encore.

—Prends garde, Mélie, je peux devenir méchant !

—Vous, méchant, c'est impossible !... Ah ! monsieur Etienne, vous ne voulez pas me comprendre... Moi je vous comprends bien, allez, car je devine tout ce que vous pensez. Mais vous n'aurez pas toujours votre grand chagrin. Monsieur Etienne, écoutez-moi, vous devez vivre aussi pour celle que vous aimez !

Le malheureux tressaillit et ses traits se contractèrent affreusement.

—Oui, pour elle aussi, reprit Mélie ; il y a quelque chose en moi qui me dit que la belle Paule regrettera son mariage et qu'un jour, peut-être bientôt, la comtesse de Verdraine aura besoin de vous !

—Tais-toi, Mélie, tais-toi ! prononça Etienne d'une voix rauque.

—Je veux bien me taire, monsieur Etienne, mais il faut me promettre que vous ne penserez plus à vous tuer.

—Je ne peux pas promettre cela.

—Ah ! s'écria la pauvre fille, se remettant à pleurer, vous disiez vrai tout à l'heure, vous devenez méchant !

—C'est bien, assez, dit-il brusquement et d'un ton farouche, laisse-moi, va-t-en !

La servante, les yeux brillants, resta un instant immobile, dardant sur son maître un regard qui exprimait en même temps la crainte, la pitié et une tendresse infinie.

Puis, baissant la tête, elle se dirigea lentement vers la porte qu'elle ouvrit.

—Ah ! fit-elle.

Elle revint près du jeune homme, lui prit la main, et sans prononcer un mot, le força doucement à s'avancer devant la porte au bas de laquelle se trouvait l'escalier droit descendant au rez-de-chaussée.

La porte de l'escalier, s'ouvrant sur la grande salle, était également ouverte, et au milieu de la pièce, en pleine lumière Mme Denizot était à genoux, les mains jointes, la tête inclinée.

—Regardez ! dit Mélie à voix basso.

Etienne avait vu déjà.

—Elle prie pour vous, ajouta la servante.

Oui, la mère priait, demandant à Dieu d'adoucir l'immense douleur de son fils.

Le jeune homme devint tout tremblant ; il poussa un long soupir, se recula et s'affaissa sur un siège en sanglotant.

—Il ne se tuera pas ! murmura Mélie.

Et, descendant rapidement l'escalier, elle alla s'agenouiller à côté de sa maîtresse.

X

LUNE DE MIEL

Le comte Maxime de Verdraine et sa jeune femme étaient impatiemment attendus par les grands-parents ; aussi ne s'arrêtèrent-ils qu'à Lyon, vingt-quatre heures seulement, le temps de se reposer.

Enfin ils arrivèrent à Verdraine.

Paule avait appréhendé quelque peu la première entrevue avec le marquis et la baronne ; mais ceux-ci aimèrent si passionnément leur petit-fils, qu'ils firent à la comtesse un accueil affectueux et lui ouvrirent leurs bras. D'ailleurs tous deux convinrent que la jeune femme était tout à fait charmante et qu'on pouvait oublier qu'elle n'était que la fille d'un paysan. Evidemment, elle avait tout ce qu'il fallait pour fixer son mari près d'elle, le rendre heureux et mettre fin à ses aventures galantes. Ils n'avaient donc rien à regretter, tout était bien.

Paule, de son côté, se montra auprès des deux vieillards pleine de prévenances, gracieuse, aimable, aimante, câline. De sorte que, dès le lendemain, le marquis et la baronne raffolaient déjà de leur petite belle-fille.

En l'honneur des jeunes époux, il y eut huit jours de fête au château. Les invités, choisis parmi les amis et connaissances du marquis et de la baronne, venaient de Grenoble et des châteaux et villas des environs.

La jeune comtesse fut l'objet de toutes les admirations, les invités étaient émerveillés ; Paule était adulée, on ne lui ménageait ni les compliments, ni les félicitations. C'était un nouveau triomphe.

Quelques-uns, cependant, s'étonnaient que le comte Maxime se fût marié en dehors de la noblesse, qu'il eût épousé une bourgeoise. On ne savait pas exactement ce qu'était la famille de la jeune comtesse.

Mais elle était si jolie, si gracieuse !

La jeunesse et la beauté ont plus d'un privilège, celui entre autres, de faire passer sur bien des choses.

Nous le savons, il y avait dans le regard de Paule, son sourire et l'expression de sa physionomie, un charme séducteur qu'il était difficile, sinon impossible de ne pas subir.

Elle possédait l'art de se faire aimer ; elle faisait naître les sympathies par sa douceur, son ingénuité, son aménité, et attirait irrésistiblement vers elle.

Maxime prenait sa part du succès de la comtesse et en était heureux et fier. Son amour et aussi son amour-propre et sa vanité n'avaient pas à demander plus.

Quant aux grands-parents, ils étaient enchantés, ravis, et tressaillaient de joie à l'idée que les familles de Verdraine et de Bressac ne s'éteindraient pas.

Après les jours de fête et deux jours donnés à un repos nécessaire, le marquis et la baronne se préparèrent à rentrer à Grenoble où, chaque année, ils passaient l'hiver.

Le comte et la comtesse se mirent en route pour la Suisse. C'était le voyage de noces. Mais on était en octobre, la fin des beaux jours approchait. Ils visitèrent rapidement les principaux cantons de la République helvétique. Quinze jours après leur départ de Verdraine, ils étaient à Neuchâtel et rentraient en France par Pontarlier. Ils s'arrêtèrent une demi-journée à Dijon, sans songer peut-être qu'ils n'étaient pas loin de Saint-Amand-les-Vignes. Il est vrai que de Lausanne la comtesse avait écrit à ses parents pour leur raconter son voyage, ses admirations, ses enchantements et leur parler de son bonheur, de ses joies. Cela devait suffire.

Les deux époux, de plus en plus amoureux l'un de l'autre, avaient hâte de se retrouver à Paris, la ville des merveilles, qu'on a appelée le paradis des femmes, la ville qu'il faut avoir vue, que l'on doit connaître. Or, la comtesse ne connaissait encore Paris que de nom.

Ils allaient s'y installer aussi confortablement que possible, au Grand-Hôtel ou à l'Hôtel-Continental, et y rester jusqu'à la fin de novembre. C'était convenu avec les grands-parents.

Ce séjour de la ville de la mode, de l'élégance, du luxe, de toutes les belles choses, était d'ailleurs nécessaire. Il fallait d'abord trouver à la comtesse Paule une femme de chambre experte, c'est-à-dire de premier ordre; ensuite elle devait compléter son trousseau, acheter des toilettes dignes de son rang et de sa beauté et ces mille riens qui constituent l'arsenal de la toilette d'une élégante.

Le comte ne voulait pas qu'à Grenoble la critique pût mordre sur son idole.

L'argent ne manquait pas, le marquis avait fait ouvrir à son petit-fils un crédit chez un banquier.

Et puis la comtesse Paule avait en poche 15,000 francs que son père et sa mère lui avaient remis au moment de son départ de Saint-Amand.

Cette somme, relativement considérable, moins mille francs qu'on avait empruntés, était le fruit des économies réunis du père, de la mère et du grand-père. On s'était saigné à blanc pour donner cette dot à Paule. Elle avait pris l'argent sans se demander si ses parents n'allaient pas se trouver dans une gêne pénible. Assurément cette insouciance n'émanait pas d'un mauvais cœur. Mais on l'avait habituée depuis si longtemps à considérer comme choses insignifiantes les sacrifices qu'on faisait pour elle!

Une autre raison avait encore déterminé Maxime à passer à Paris au moins un mois. Il s'était dit que si bien douée que fût la jeune comtesse, elle pouvait très bien, en se trouvant subitement transportée dans un milieu autre que le sien, commettre des naïvetés étranges qui produiraient un effet déplorable.

Il voulait donc qu'avant de la présenter dans les salons de Grenoble, où elle aurait à affronter les regards des belles grenobloises, elle se fût retrempée dans cette atmosphère de plaisirs, d'élégances et d'excentricités mondaines que l'on respire à Paris et qu'on ne respire qu'à Paris.

Le comte eut lieu d'être satisfait. Il vit que la nouvelle comtesse, très intelligente, ayant une grande facilité d'assimilation, montrait les meilleures dispositions à se façonner aux usages mondains, à devenir une élégante, une femme du monde enfin à peu près irréprochable.

Sans doute, l'instruction laissait à désirer; mais on trouverait le moyen de remédier à cela.

L'arrivée des deux époux à Grenoble fut un événement.

Dans le monde aristocratique de l'Isère en général et dans celui de Grenoble en particulier, le mariage du comte de Verdraine avait fait sensation. Les quelques personnes qui avaient vu la jeune comtesse au château de Verdraine, avaient parlé d'elle avec enthousiasme; et l'on était impatient de connaître celle qui avait su s'emparer du cœur de Maxime, ce nouveau don Juan.

Les invitations arrivèrent, nombreuses; tous les salons de la ville étaient ouverts à la comtesse Paule.

Partout on lui fit bon accueil.

Bien qu'on lui portât envie et que sa radieuse beauté excitât bien des jalousies féminines, la première impression fut généralement excellente.

Le comte donna des diners, des fêtes. On les lui rendit. Partout, chez elle comme chez les autres, la comtesse avait sa cour d'admirateurs. Elle était la reine de beauté.

Cependant, comme elle était ignorante de bien des choses, bien qu'elle s'observât avec le plus grand soin, il lui échappait parfois des expressions de terroir, des naïvetés bizarres qui faisaient dresser les oreilles. Mais personne ne les relevait; quelques femmes seulement en prenaient note.

Parmi les femmes jeunes et jolies qui faisaient particulièrement fête à la comtesse Paule et recherchaient son amitié, nous devons citer en première ligne une belle mondaine qui, disait-on, n'aurait pas été fâché, même après la mort tragique de Mme de Reybole, de troquer son titre de veuve contre celui de comtesse de Verdraine. La belle veuve s'appelait Mme de Brogniès et elle ajoutait sur ses cartes: née Léona de Belamana. Elle était Piémontaise. Mariée à dix-huit ans à M. de Brogniès et veuve moins d'un an après son mariage, elle n'avait pas encore vingt-deux ans.

Mme de Brogniès s'était fait le chaperon, l'Égérie de la comtesse Paule, et bientôt les deux jeunes femmes furent inséparables.

Au bout d'un an d'un bonheur que rien ne menaçait d'altérer et qui semblait devoir durer toujours, la comtesse mit au monde un fils.

C'était une fille que Maxime aurait voulu avoir; néanmoins il parut enchanté de sa paternité.

Paule, depuis qu'elle était à Grenoble, n'avait écrit qu'une seule lettre à ses parents. Elle avait été si occupée, elle avait eu tant à faire!... Les bals, les soirées et autres réunions mondaines prenaient à une jeune femme tout son temps.

Les époux Pérard et le grand-père Rouget eurent, après six mois d'attente, des nouvelles du comte et de la comtesse, en recevant un billet de part imprimé, ainsi conçu:

"Le comte et la comtesse de Verdraine ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils Georges-Stanislas, vicomte de Verdraine."

Au bas, écrits de la main de Maxime, ces mots:

"La mère et l'enfant se portent très bien."

Toutefois, quand elle fut rétablie, Paule écrivit à ses parents une lettre bien affectueuse; mais elle ne leur promettait point de les aller voir, comme ils lui en témoignaient le vif désir dans toutes leurs lettres.

Maxime se refusait absolument à conduire sa femme à Saint-Amand-les-Vignes et n'admettait point qu'elle pût voyager seule avec sa femme de chambre.

Un an après la naissance du petit Georges, la comtesse eut une fille.

Cette fois, le comte fut transporté de joie. Le marquis et la baronne partageaient l'allégresse de leur petit-fils. Maintenant ils n'avaient plus rien à désirer; ils étaient vieux, très vieux, ils pouvaient mourir.

Ce fut le marquis qui s'en alla le premier, trois mois après la naissance de la petite fille qui avait reçu les prénoms de Rejane-Isabelle.

Le vieillard laissait à son petit-fils, avec le titre de marquis, un demi-million en valeurs mobilières et des immeubles pouvant être évalués à 300,000 francs.

Maxime augmenta immédiatement son train de maison. Il était marquis, mais on continua à l'appeler comte de Verdraine.

L'année suivante la comtesse eut un second fils. Mais comme si toute naissance devait être suivie d'une mort, l'excellente baronne de Bressac mourut à son tour quelque temps après, laissant à Maxime une nouvelle fortune de quatre cent mille francs.

Le comte était plus que millionnaire, et à Saint-Amand le père et la mère Pérard travaillaient comme par le passé, ce qui faisait dire aux gens du pays, non sans raison:

“ Ce n'est pas la peine qu'ils aient un gendre riche et que leur fille soit comtesse ! ”

Sans doute le comte était riche ; mais pour tenir son rang ou plutôt pour briller, éblouir, il dépensait énormément ; l'argent fondait pour ainsi dire dans ses mains, et les domestiques, les factures et mémoires des fournisseurs n'étaient pas toujours exactement payés.

Il y avait longtemps que la comtesse avait dépensé les quinze mille francs de sa dot, et comme elle n'avait pas pris l'habitude de s'occuper des dépenses de sa maison et qu'elle ne demandait jamais d'argent à son mari, elle n'avait plus sa petite bourse comme quand elle était jeune fille.

Dans ces conditions, elle ne pouvait guère améliorer le sort de ses parents, leur procurer un peu plus de bien-être. Il est vrai que le père et la mère ne se plaignaient jamais et ne demandaient rien. Ils avaient leur fierté. Si seulement leur fille était venue les voir, ils eussent été contents.

La mort du marquis et celle de la baronne avaient suspendu la vie de plaisirs du comte et de la comtesse, toujours épris l'un de l'autre et toujours heureux.

La comtesse Paule profita de sa retraite forcée pour travailler à compléter autant que possible son instruction. Tout en s'occupant de ses enfants, comme elle devait, le temps ne lui manquait point. Elle eut un maître de français, un professeur de musique et un professeur de dessin ; de plus elle lisait beaucoup.

Comme elle avait de la volonté, un ardent désir de savoir, et qu'elle comprenait facilement, elle apprenait bien et vite.

Elle profita aussi de ses heures de loisirs pour écrire un peu plus souvent à son père et à sa mère qui pensaient à elle sans cesse. Elle put même leur envoyer quelques petites choses. C'étaient des objets de mince valeur : mais cela venait de leur fille, c'était superbe. Pérard et sa femme pleuraient de joie.

Dans toutes ses lettres à ses parents, la comtesse disait :

“ Je me porte à merveille, je suis on ne peut plus heureuse, je vous embrasse de tout mon cœur. ”

Du moment que leur chère fille était heureuse, le père et la mère l'était aussi.

De fait, la vie, pour la comtesse, s'écoulait pleine de charmes et semblait lui réserver des félicités infinies. Elle se croyait au-dessus des déceptions, à l'abri des coups de l'adversité.

Elle ne pressentait pas que sa tranquillité, son bonheur pussent lui être enlevés. Et cependant, le malheur la menaçait, allait la frapper : elle devait combattre la souffrance.

Quelques jours avant son mariage, elle avait dit à Mélite la bossue :

— Il faut que ma destinée s'accomplisse.

Sa destinée allait s'accomplir.

XI

NOUVELLE LUNE

La belle Paule était mariée depuis quatre ans et demi. La lune de miel du comte et de la comtesse de Verdraine avait duré tout ce temps, sans qu'un nuage l'eût voilée. Bien des jeunes femmes ne l'ont pas aussi longue ; mais en revanche pour quelques-unes, les favorisées, elle dure toujours.

Paule n'avait pas encore vingt-dix ans, et elle était toujours belle, plus belle encore peut-être qu'avant son mariage, comme si la maternité avait ajouté une auréole à sa beauté.

M. de Verdraine ne paraissait pas se repentir d'avoir donné son nom à la petite paysanne de Saint-Amand-les-Vignes. Il était toujours galant, courtois avec sa jeune femme et étonnait ses amis par la régularité de sa conduite et sa fidélité conjugale.

Cependant, pour la comtesse, un changement s'était presque subitement opéré dans l'humeur de son mari. Quoique toujours prévenant, elle sentait qu'il était moins affectueux.

Maxime était toujours le gentilhomme bien élevé, correct dans ses allures, mais ce n'était plus l'homme amoureux de sa femme.

Oh ! il ne méconnaissait pas les qualités de la comtesse, mais il voyait trop, maintenant, ses défauts et ce qui manquait à son instruction, à son éducation. Il la trouvait toujours belle ; mais le mariage ne l'avait point corrigé, comme l'avaient cru le marquis et la baronne ; il était resté le même homme. Nature inconstante, aimant le changement, facile à tous les entraînements, sa passion pour sa femme s'était éteinte peu à peu, il en avait assez, il ne l'aimait plus.

Les devoirs qui s'imposaient à lui pouvaient, devaient le retenir près de la mère de ses enfants ; mais parlez donc de devoirs à un homme qui n'a jamais su obéir qu'à ses sens !

Paule sentait bien que son mari lui échappait, qu'il l'aimait moins, elle ne voulait pas croire encore qu'il eût cessé de l'aimer, et elle se demandait quelle pouvait être la cause de ce changement.

Regrettait-il donc, maintenant qu'elle était mère, d'avoir épousé une paysanne ?

Rougissait-il de l'obscur origine de sa femme ?

Lui faisait-il un crime de n'avoir pas cette éducation et cette instruction que l'on donne aux jeunes filles riches destinées à jouer un rôle dans la vie mondaine ?

Mais si elle était née dans un village et de parents pauvres, n'était-elle pas une femme comme une autre, ayant sa fierté, ses sentiments et ses droits de mère et d'épouse ?

Oui, sans doute. Mais dans le changement de son mari, dont elle recherchait les causes, il y avait un peu de ce qu'elle supposait.

En effet, plus d'une fois, M. de Verdraine avait été froissé dans son amour propre par des sourires ironiques qui avaient souligné certaines paroles échappées à sa femme ; il avait également surpris des chuchotements et des observations malignes qui l'avaient fait tour à tour rougir et pâlir.

Aussi quand un jour sa femme lui dit :

— Maxime, vous n'êtes plus le même avec moi. Qu'avez-vous ? Que vous ai-je fait ?

— Ma chère Paule, lui répondit-il, ne parlez donc dans les réunions où vous vous trouvez, que des choses que vous connaissez ; certaines naïvetés qui vous échappent font tellement ressortir votre ignorance qu'elle est remarquée de tous et qu'on en rit. Certes, je n'ai pas le droit de vous en vouloir de ce qui est chez vous un manque d'instruction et d'éducation. Mais souvenez-vous qu'il y a des prétentions qui rendent ridicule. En attendant que vous ayez appris, sachez vous taire. Enfin, si vous m'en croyez, vous irez moins dans le monde et vous serez plus entièrement à vos enfants.

La jeune femme était devenue très rouge.

— Mais, répliqua-t-elle, à la fois blessée et surprise, si je suis allée dans le monde, c'est qu'il vous plaisait de m'y conduire, et ce n'est point moi qui vous ai contraint à donner des fêtes. Je sais bien que je suis une ignorante ; cependant j'étais telle que je suis quand je suis arrivée ici, alors que vous vous montriez fier et heureux de ce que vous appeliez mes succès dans les salons. Oh ! je ne cherche pas le plaisir autant que vous le pensez ; n'ayant que le désir de vous être agréable, puisque vous croyez que je dois cesser de voir le monde, je resterai près de mes enfants.

— Et vous avez raison, ma chère, une mère se doit à ses enfants.

— Maxime, je vous aime et j'aime ces chers petits êtres à qui j'ai donné la vie... Eh bien, oui, n'allons plus dans le monde, restons chez nous... Ah ! pourvu que nous soyons ensemble...

— Nous serons ensemble autant que cela sera possible ; mais vous devez comprendre que je n'ai pas les mêmes devoirs que vous à remplir, et qu'il m'est impossible de cesser de voir mes amis.

— Alors, vous irez dans le monde... seul ?

— Je ne peux pas disparaître ; que dirait-on ?

— Et vous sortirez souvent ?

— Il faut répondre aux invitations.

La jeune femme regarda fixement son mari.

—Ah ! Maxime, dit-elle tristement, comme vous êtes changé !

Elle poussa un soupir et deux grosses larmes tombèrent sur ses joues.

—Allons, bon, fit le comte avec un mouvement d'impatience dont il ne fut pas maître, des pleurs maintenant !... Je vous assure, Paule, que les airs de victime ne vont pas à votre charmant visage.

Et comme elle pleurait tout à fait, Maxime s'empressa d'ajouter en l'embrassant :

—Veux-tu bien finir, a-t-on jamais vu... Est-ce que d'aussi beaux yeux doivent verser des larmes ? Allons, allons, tu sais bien que je t'aime toujours.

—Oh ! oui, n'est-ce pas ?

—Comme tu es enfant, ma chère Paule !

Un instant après il se disposa à sortir.

—Tu sors ? fit-elle.

—Oui.

—J'espérais que tu ne me quitterais pas ce soir.

—Je suis attendu.

—Où cela ?

—Au cercle.

Elle resta silencieuse. Maxime lui mit un baiser sur le front et lui dit d'un ton dégagé et comme s'il se fut agi de la chose la plus simple :

—Il ne faut pas m'attendre pour dîner ; je dîne au cercle.

Paule ne fit aucune observation et Maxime sortit en fredonnant un air de café-concert.

C'était la première fois que depuis son mariage le comte ne dinait pas avec sa femme.

C'était aussi le premier nuage qui s'élevait entre eux.

La comtesse souffrit et ne se plaignit pas ; elle se disait que son mari ne pouvait pas vivre uniquement pour elle et qu'il se devait aussi à ce monde exigeant auquel il appartenait. D'ailleurs, elle avait toujours pleine confiance en lui, et si quelques doutes lui étaient venus sur la solidité de la tendresse de l'époux, elle eût été rassurée par la tendresse du père.

Maxime, en effet, aimait beaucoup ses enfants, mais plus encore sa fille que les deux autres ; la fillette, toute charmante et jolie comme un ange, était pour lui une véritable idole. Pour elle il aurait tout donné, tout sacrifié. Quand il avait dit : "Mon Isabelle," il avait tout dit.

Et cependant la mignonne créature avait été la cause indirecte et innocente de la plus profonde blessure faite à l'amour-propre du comte.

C'était au mois d'août. On était à Verdaine où le comte et la comtesse passaient chaque année, la belle saison. Ils avaient reçu à déjeuner quelques personnes parmi lesquelles se trouvaient Mme de Brogniès, la belle veuve piémontaise.

Le comte montrant à ses invités sa fille, qui jouait et s'ébattait sur une pelouse avec Miro, un beau chien de garde, s'écria, dans un élan d'orgueil paternel :

—N'est-ce pas qu'elle est adorable, mon Isabelle ?

—Oui, adorable ; il n'y a que son nom que je n'aime pas.

—Vous n'aimez pas le nom d'Isabelle ? fit Paule avec étonnement.

—Non. C'est un nom démodé. On ne s'appelle plus Isabelle. C'était bon du temps de M. le chevalier de Florian ou aux beaux jours de la comédie italienne.

La comtesse, qui n'avait jamais lu Florian et qui connaissait encore moins le répertoire de la comédie italienne, ne trouva rien à répondre.

Maxime crut devoir venir au secours de sa femme.

—Si vous aviez une fille, madame, quel nom lui auriez-vous donné ? demanda-t-il.

—Oh ! un nom tout simple, comme Louison, Jeannette, Fanchette ou Fanchon.

S'adressant à la comtesse, elle ajouta :

—Est-ce que ce nom ne vous plaît pas, ma chère amie ?

—Mais balbutia la jeune mère.

—Oh ! Fanchon ! fit Mme d'Arbusse, grande amie de la Piémontaise, mais c'est un nom de gardouse de dindon ?

—Permettez, permettez, c'est un nom célèbre, au contraire : nous avons eu Fanchon la vieilleuse qui, en son temps, a fait courir tout Paris ? Votre avis, monsieur de Verdaine !

—Moi, madame, répondit le comte, j'estime que n'importe quel nom va bien à une jolie femme.

—Excepté les noms ridicules, dit Mme d'Arbusse.

—D'ailleurs, reprit la veuve, toujours sur un ton aimable et enjoué, on peut joindre une épithète à tel ou tel nom. Nous avons eu Berthe-aux-Grands-Pieds, une reine, s'il vous plaît, pourquoi n'aurait-on pas Fanchon-aux-Petites-Mains, ce qui s'appliquerait justement à votre gentille fillette, chère comtesse.

—Mais regardez-là donc, dit Mme d'Arbusse, montrant l'enfant qui marchait avec une sorte de dignité comique, se tenant droite et raide, faisant des manières, regardez-là ! Est-elle assez drôle ! En vérité, c'est une princesse en miniature.

—Oui, vraiment, une petite princesse. Eh bien, croyez-vous, car je tiens à mon idée, croyez-vous qu'il serait ridicule d'appeler cette chère mignonne Fanchon la Princesse ? Cela ne l'empêcherait pas de se marier, au contraire.

La comtesse pâlit et le comte sursauta.

Mme de Brogniès et son amie échangèrent un regard rapide, puis cette dernière se leva pour aller embrasser la petite Isabelle.

Maxime et Paule se demandaient si ce qui venait d'être dit, si cette théorie sur les noms devait être attribuée au hasard, ou si, plutôt, tout cela n'avait pas été comploté entre les deux femmes, qui s'étaient donné la réplique comme obéissant à un mot d'ordre.

Cette dernière hypothèse était la seule admissible.

Mais alors Mme de Brogniès et Mme d'Arbusse avaient fouillé dans le passé de jeune fille de la comtesse, en faisant prendre des renseignements au village même de Saint-Amand-les-Vignes.

Quand le comte se trouva seul avec sa femme, il lui dit :

—Paule, Mme de Brogniès ne me plaît pas.

—Mon ami, elle me déplaît également.

—Ah !... Mais je vous croyais très amies.

—C'est elle qui m'a en quelque sorte imposé son amitié. Non, je n'ai jamais aimé cette femme, une coquette qui voudrait voir tous les hommes à ses pieds, vous le premier.

Le comte sourit.

—Pour moi, un homme marié, dit-il, elle n'est pas redoutable.

—Oh ! je n'ai pas peur d'elle.

—Et vous avez raison. Eh bien ! ma chère amie, si vous voulez me faire plaisir, vous n'irez plus chez Mme de Brogniès et vous cesserez de la recevoir.

—Je vous le promets, Maxime, et ce ne sera pas un sacrifice.

Au mois de septembre on quitta le château pour revenir à Grenoble.

La comtesse ne fit aucune visite à Mme de Brogniès ; celle-ci comprit ce que cela signifiait et la rupture se fit ainsi sans choc, sans éclat.

Du reste, ce fut peu de temps après que la comtesse Paule cessa presque complètement d'aller dans le monde.

On s'étonna. Et comme on continuait à voir le comte toujours seul, on se demanda :

—Qu'est-ce que cela veut dire ?

On ne comprenait pas.

Nous savons ce qui s'était passé entre le mari et la femme. L'horizon s'était réellement et subitement assombri.

Il n'y avait encore rien de bien grave, et cependant Paule sentait que quelque chose la menaçait, que son bonheur était prêt de lui échapper.

Elle redoubla de tendresse pour son mari, l'accabla de petits soins, de prévenances, de démonstrations amoureuses et, selon la loi de nature, le fatigua.

Il n'en fit rien voir d'abord, mais un jour qu'elle le tutoyait et l'embrassait dans un petit coin, comme aux jours heureux de leur lune de miel, il lui dit assez sèchement :

— Eh ma chère, à quoi pensez vous donc ? On ne croirait pas, vraiment, que vous êtes mère de trois enfants.

— Monsieur le comte, répondit-elle, la poitrine oppressée et le cœur gros, vous êtes devenu bien dur pour moi.

Elle le quitta brusquement pour aller pleurer dans sa chambre.

Elle pleura longuement ce jour-là et d'autres jours encore. Elle n'en était pas encore à regretter son mariage et son amour; mais elle avait déjà de l'amertume au cœur, des pensées sombres et faisait de douloureuses réflexions. Elle commençait à voir que son avenir n'était plus couleur de rose.

L'hiver s'écoula et le mois de mai arrivé on quitta la ville pour le château.

La comtesse éprouva une sorte de joie en se retrouvant à Verdaine. Sans doute, elle allait se trouver bien souvent seule avec ses enfants; mais l'isolement ne l'effrayait point, au contraire; maintenant elle aimait la solitude, elle en avait besoin. Et puis ce vieux château, ces jardins, ce parc, ces ombrages, ces massifs touffus, ces belles pelouses vertes couvertes de fleurs étaient pleins de délicieux souvenirs. C'était là qu'Maxime l'avait tant aimée; c'était là qu'elle avait été la plus heureuse des femmes.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

LA TROISIÈME PARTIE A POUR TITRE

LE DRAME CONJUGAL !

AU BON MARCHÉ — MAISON — Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Seersuckers 3/4 la verge en montant. Indiennes belles couleurs 6/4 la verge, valant 10c. Gingham roseaux, etc. Skirting à jupes, 1c. Toile à Esquiennaine, 2c et plus. Toile de table, pure, 1/2 la verge. Chanbrays, toutes nuances, 1/2c valant 2/2c. Mousselines imprimées, patrons choisis, belles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Étoffes à robes, toutes réduites: une ligne à 1/2 la verge; une bonne qualité, 3/4 la verge, et tout laine, à 1/2 valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Grenadine noire, à 1/2 la verge, valant 2/2c.

Cachemires noirs, tout laine

Valeurs spéciales à 1/2c valant 60c; à 50c valant 70c; à 30c valant 40c. Cachemires de couleur, marchés extra 2/2c valant 3/2c 1/2 valant 6/2c 3/2c valant 8/2c

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00

Venez voir ces lignes: 7/2c valant \$1.00, 4/2c valant 6/2c, \$1 valant \$1.10.

1 caisse, soie Sarah, belles marchandises, 4/2c valant 5/2c

GARNITURES — Grand assortiment de marchandises perles, pernoaux et devant de robes, 2/2c chacun, et un Job de guimpe perles autrefois vendu à 2/2c et \$1.65, en vente à 1/2c.

VOLANTS EN DENTELLES — Une caisse à 3/2c la verge, en montant, Jolis patrons.

SOUS-VÊTEMENTS DE DAMES — Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.

BRODERIES — Lignes spéciales, réduites à 2c, 3/2c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c.

BAS — Bonnes paires à 7c, 8c et 10c.

JELETS — Grande réduction. Ligne spéciale à 7/2c

GANTS — En Soie à 20c, 25c et 30c. Gants de Kid 1 lot à 2/2c autre à 3/2c valant 50c et 7/2c.

COLLETS et MANCHETTES — Une caisse à 5c chacun.

RUBANS — Réduits à un tiers du prix: 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la verge.

MOI CHOIRS — 2 pour 3c avec bords de couleurs 3, 5, 8 et 10c chacun.

PARAPLUIES — Demandez à voir nos parapluies à 4/2c.

SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS, nous les donnons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869, Rue Notre-Dame Ouest, 1871

MONTREAL

ETRENNES !

Calendriers à Effeuiller "Ephémérides"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi — Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888, illustre d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRÈRES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et le vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros. Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU — Chapelier et Manchonnier — MONTREAL

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, etc.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & C^{ie}

1798, RUE STE-CATHERINE

et Payable à la semaine.

MONTREAL